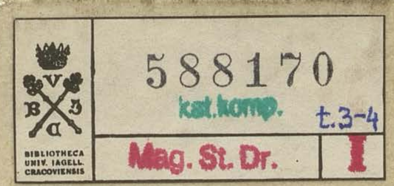

VBJC
BIBLIOTHECA
UNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS
588170
kat.komp.
t.3-4
Mag. St. Dr.
I


V
B J
C
588170 I
Mag. St. Dr.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par MR. L'ABBÉ COYER.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,

MDCCLXII.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.



LIVRE VIII.

LA Diete qui auroit dû s'assembler à Grodno l'année précédente, se trouvoit fixée au même lieu pour celle-ci. Le Roi l'auroit mieux aimée à Varsovie, où il espéroit d'en tirer un meilleur parti ; mais les Lithuaniens s'attacherent fortement à la Loi, & Grodno fut indiqué pour le 25 Janvier. Le Roi avec sa Cour s'y rendit, sans délai. Le Prince Jaques, qui se flattoit d'y jouer un grand rôle, prévint le jour. Il venoit de commander l'Armée, il s'étoit assis sur le Trône à côté de son pere en 1686. C'étoit autant de pas vers la Royauté, mais il en restoit un plus délicat & plus marqué : s'il avoit essayé le Trône, ce n'avoit été que dans un *Senatus-consulte*, sans l'aveu de la Nation assemblée ; il s'agissoit à ce moment d'y monter sous ses yeux : c'est ce que le Roi desiroit fortement en lui tendant la main. Lorsque An. 1688.

An. 1688. dans un Gouvernement abſolu le Prince agit contre la Loi, les Grands ſe taiſent, parce qu'ils ont tout à perdre, leur liberté même. En Pologne ils parlent, parce que le Prince ne peut rien leur ôter.

Néanmoins Jean ne devoit pas attendre l'oppoſition du côté d'où elle vint. Il avoit comblé de biens, de pouvoirs & d'honneurs les Sapieha; & ce furent eux qui ſe crurent obligés de préférer les Conſtitutions de Pologne à la reconnoiſſance. Ils s'étayerent du Miniſtre de l'Empereur & de celui des Czars, ſans oublier le Nonce du Pape. L'autorité d'un Nonce en Pologne étonne avec raiſon les autres Etats. Il a une Juriſdiction & un Tribunal dans une République aſſez fiere pour ne pas ménager ſes Rois.

Cette union contre les projets de la Cour gagnoit tous les jours des partiſans. On crioit que les Loix n'étoient donc plus reſpectées; qu'on vouloit donner un Roi à la Pologne ſans ſon aveu; qu'elle ne pouvoit diſpoſer de ſon Trône que lorſqu'il étoit vacant. On menaçoit de rompre la Diete, & de prendre des meſures vigoureuſes pour aſſurer le Droit de la Nation, ſi le Prince Jaques ne ſortoit pas ſur le champ de Lithuanie. Dure extrémité pour le fils d'un Roi à qui la Pologne devoit tant! Quand les Puiſſances ſont obligées de plier ſous la volonté des Nations, elles cherchent du moins à

pallier ces fâcheux inſtans de foibleſſe. An. 1688.
Le Prince Jaques eut envie de faire ſes dévotions au Mont de Pazzi, célebre Monaſtere, & de chaſſer aux environs de Vilna. La chaſſe le conduiſit hors de la Lithuanie.

Cette complaiſance de la Cour rétablit le calme, & déjà les délibérations de la Diete prenoient une forme avantageuſe : mais la Reine, vivement bleſſée du refus & de l'affront fait à ſon fils, intrigua pour rompre la Diete. Elle ſe ſervit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons & une éloquence turbulente; *Dombroski* par ſes clameurs & un *Veto* ôta l'activité au Tribunal de la Nation. Si la Reine oſoit tant, c'étoit une ſuite de l'aſcendant que le Roi lui avoit laiſſé prendre.

Le Roi, qui n'étoit pas dans le ſecret, & qui vouloit mettre en délibération des objets importans pour la campagne prochaine, crut remédier au mal dans un *Senatus-Conſulte* où ſe trouvoit tout le premier Ordre de l'Etat ; mais le vent de la diſcorde ſouffloit de tout côté; & d'abord le nouveau Cardinal Radziowski fut la pierre de ſcandale. Il étoit Sénateur en qualité d'Evêque, & comme tel perſonne ne lui diſputoit ſa place au Sénat; mais il étoit encore Cardinal, & ſous ce titre il prétendoit au premier fauteuil. Cependant les Loix de Pologne ne donnent aucun rang, aucune préſéan-

An. 1688. ce à la Pourpre Romaine; c'eſt pourquoi on n'y avoit vu juſqu'alors que trois Cardinaux: un *Oſius*, un Radziwil, & un fils de Roi, le Prince Caſimir, avant que d'être Roi. On s'étoit tiré d'affaire avec eux le mieux qu'on avoit pu. Mais la plupart des Polonois penſoient à peu près comme les Grecs au tems du dernier Empereur de Conſtantinople: *Nous aimons mieux*, diſoient ces Grecs, *voir ici un Turban qu'un Chapeau de Cardinal.* Radziowski, embarraſſé de ſa Dignité dès le jour qu'il l'avoit reçue, avoit évité toutes les rencontres délicates; la Cour où il auroit fallu, ſelon le ſyſtême de Rome, diſputer le pas à la Famille Royale, le Sénat où les Evêques, ſes confreres, ne vouloient rien céder. Il n'y avoit qu'un événement qui pût trancher la difficulté, c'étoit de réunir dans ſa perſonne la Primatie avec la Pourpre. La mort l'avoit ſervi promptement. L'Archevêque de Gneſne avoit diſparu du nombre des vivans, & Radziowski, par la grace du Roi, ſe trouvoit Primat, exemple frappant d'une belle fortune. Né d'une *Sobieska*, il avoit fait ſes études à Paris, où il étoit obligé de vivre dans une médiocrité bien au-deſſous de ſa naiſſance: étant donc devenu, après ſon Maître, le premier Perſonnage de la République, il ne doutoit plus de la préſéance dans le Sénat: mais les Evêques lui objectoient qu'il n'avoit pas

encore reçu ſes Bulles. Nouvel incident, d'autant plus épineux qu'il étoit imprévu. Après bien de la chaleur & des débats, l'Evêque de Cracovie fit ſentir à ſes Pairs que les Bulles regardoient uniquement les fonctions ſpirituelles, & Radziowski s'aſſit au premier rang, où le Roi le vit avec plaiſir, comptant bien de s'en aider dans la conjoncture même; mais le Primat, homme plein d'obſcurité & d'artifice dans ſa conduite, le croiſoit ſourdement, & les cœurs étoient trop aigris. An. 1688.

Au-lieu de s'occuper des moyens de pouſſer la guerre avec plus de vigueur, ou de faire une paix avantageuſe, les premiers qui parlerent, n'ouvrirent la bouche que pour ſe plaindre de la préſomption du Prince Jaques, de l'influence de la Reine dans le Gouvernement, de la réſidence ſuſpecte du Marquis de Béthune en Pologne, des menées de la France, de l'inutilité de tant d'expéditions contre le Turc, & de la honte qui ſe trouvoit à laiſſer encore Kaminieck ſous ſa puiſſance. Ceux-là envelopperent du-moins leurs plaintes dans des termes reſpectueux: mais le Palatin de Siradie, créature & penſionnaire du Roi, (exemple qui dégoûteroit de la bienfaiſance, ſi les ames nobles ne ſavoient pas qu'il eſt beau de faire des ingrats); ce Palatin s'exhala ſans retenue contre ſon bienfaiteur. Il le

An. 1688. traita en face de violateur des Loix, d'oppreſſeur du Peuple, d'ennemi de la Patrie (*a*).

Jean, qui avoit appris avec Paç dans la Diete de 1685, que lorſqu'un ſujet s'oublie, le Roi, image de Dieu, doit ſe poſſéder, répondit à toutes les accuſations, comme ſi elles euſſent regardé un autre que lui. Il diſtingua les déclamations outrées de ce qui avoit quelqu'apparence de raiſon. Il ne prétendit pas n'avoir fait aucune faute. Il ſe défendit avec cette dignité & cette modération qui confondent la calomnie & diminuent les torts. Toute la vengeance qu'il tira du violent Palatin, ce fut de ne lui pas faire l'honneur de lui adreſſer la parole. Il ſe juſtifioit auprès de la Nation, ſans s'y être préparé. L'habitude qu'il avoit cultivée de parler en public, & la connoiſſance profonde des affaires d'Etat, le diſpenſoient, quand il vouloit, de s'énoncer par la bouche d'un Chancelier. Il fut lui-même ſon organe : c'eſt ce que les Polonois appellent parler *ex Throno*

Pendant que cela ſe paſſoit dans le Sénat, une ſatyre bruyante, contre le Roi & la Reine, couroit dans Grodno ; ſatyre ſi affreuſe, que les Mémoires du tems n'ont pas jugé à propos de nous la tranſmettre ; & un Prédicateur s'é-

(*a*) Zaluski, tome 2, pages 1059 & 1090.

chauffant sur la Confession, en présence de la Reine, osa dire que *les Rois confessoient les petits péchés & n'accusoient pas les grands ; qu'on connoissoit un Prince qui ne croyoit pas sans-doute que ce fût un crime de vendre les Charges de la République, & d'immoler la Patrie à sa complaisance aveugle pour une épouse.* L'enthousiaste en fut quitte pour se rétracter dans la Chaire, où il avoit scandalisé ceux même qui pensoient comme lui ; & le libelle fut condamné au feu, sans rechercher l'Auteur (*a*). An. 1688.

Au milieu du trouble, Jean ne pouvoit se dissimuler que la Reine lui aliénoit bien des cœurs. Il l'éloigna sans lui ôter le sien. Elle partit à regret pour Varsovie, pleine de ressentiment contre ceux qu'elle soupçonnoit d'avoir donné ce conseil au Roi.

Pour lui, après avoir calmé les esprits autant qu'il fut possible, il les tourna sur la continuation de la guerre, pour laquelle on régla des subsides fort au-dessous du nécessaire ; & il mit fin au Sénatus-consulte, en protestant que, malgré le fiel dont on l'abreuvoit, il n'abandonneroit point la République, & que la foiblesse de sa santé ne l'empêcheroit pas de commander l'armée, content s'il expiroit en laissant la Pologne triomphante & heureuse. Il de-

(a) Zaluski, tome 2. pages 1059 & 1060.

An. 1688. voit être ulcéré contre les Sapieha : cependant il honora de sa présence la pompe funebre du Grand-Ecuyer de Lithuanie, leur frere. Les Polonois sont aussi fastueux dans les funérailles que dans les Dietes. Ce faste & toutes les prieres qu'il faut acheter, auroient donné du pain à plusieurs Gentilshommes qui étoient au service du Seigneur défunt. Un grand festin où l'on s'enivra selon la coutume termina la douleur.

En même tems une scene de joie se préparoit pour Jean. Vilna, Capitale de Lithuanie, qui n'avoit jamais vu son Roi, soupiroit pour lui rendre ses hommages. Les Peuples n'entroient point dans les démêlés d'Etat. Ce qui les frappoit, c'étoit la gloire & la bonté naturelle de leur Maître; & ils laissoient aux Grands à discuter ses torts. Il fut reçu sur sa route & dans cette grande Ville avec ces acclamations, ces fêtes qu'on ne commande point à des gens libres.

De-là il se rendit à Varsovie où la Reine brûloit de le revoir, autant pour le plaisir de gouverner avec lui, que pour l'amour qu'elle lui portoit. Elle l'engagea à souffrir des remedes avant que de reprendre les armes; elle l'occupa du mariage du Prince Jaques avec une puissante Veuve que toute l'Europe convoitoit. C'étoit cette même héritiere de la Maison de Radziwil, que le

Prince Jaques avoit déjà voulu épouser en 1680 ; & que l'Electeur de Brandebourg lui avoit arrachée pour la donner à son fils, le Prince Louis. Ce jeune Epoux n'avoit gueres joui de sa conquête ; & la Cour de Pologne négocioit à Berlin pour s'en emparer avec plus d'espérance que la premiere fois. Déjà la négociation étoit avancée, & l'Envoyé de Pologne écrivoit que la présence du Prince Jaques étoit nécessaire pour assurer le succès. Le Prince vole à Berlin, y entre *incognitò*, s'abouche avec le Ministre de France qui avoit ordre de son Maître de favoriser l'alliance, dans la vue de détacher le Roi Jean des intérêts de la Maison d'Autriche. Il voit la jeune Veuve dans l'ombre du mystere. Il en tire une promesse en bonne forme d'épouser dans huit mois, terme de son deuil, & cela sous une peine bien exprimée de la perte de ses biens. Les présens de noces sont donnés & reçus des deux parts. Après quoi il reprend le chemin de Varsovie, en s'applaudissant de sa fortune. Ce mariage le mettoit en possession de quatre Duchés dans le sein de la Pologne, lui donnoit des forces personnelles, l'acheminoit au Trône. An. 1688.

La nouvelle, arrivée à Varsovie, remplit la Cour d'allégresse, le Roi sur-tout qui aimoit tendrement son fils, & qui avoit un si grand besoin d'ouvrir son cœur

An. 1688. à la joie. Courte joie que l'amertume ſuivoit à pas précipités! Tandis que le Prince Jaques n'apportoit qu'une promeſſe, un rival heureux épouſoit réellement à Berlin. C'étoit le Prince Charles de Neubourg, troiſieme fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice. L'Electeur de Brandebourg, à qui Léopold montroit une Couronne Royale, avoit favoriſé cette trahiſon, ſi on peut appeller trahiſon les mauvais offices que la politique a conſacrés dans la morale des Souverains. C'étoit donc encore Léopold qui croiſoit toutes les vues de Jean ſon Allié.

Ce coup de foudre fut entendu à la Cour de Pologne avec tous les tranſports de la douleur & de la vengeance. Dans le premier étourdiſſement, le Marquis d'Arquien, qui avoit quitté la France ſans ſe défaire de la vivacité Françoiſe, propoſa d'envoyer le Prince inſulté à Hambourg avec le Comte de Maligny ſon Oncle & un troiſieme Champion pour y appeller en duel le Rival heureux. Le Prince Jaques goûtoit ce parti : mais le Roi conſidérant que, ſi ſon Fils venoit à ſuccomber, ce ſeroit une perte bien ſupérieure à celle qu'on déploroit, & que dans le cas de la victoire il étoit fort douteux que la Princeſſe diſputée voulût épouſer le meurtrier de ſon mari, écarta cette ſcene tragique. Jean n'auroit pas été offenſé dans la perſonne de

ſon fils, s'il eût eu les forces de Léo- An. 1688.
pold ou de Louis XIV. Il prit le ſeul parti qui lui reſtoit, celui de la foibleſſe & de la raiſon. Il fit examiner la promeſſe de la Princeſſe infidelle, & la peine qu'elle avoit acceptée. Les Juriſconſultes Polonois déciderent que Jean étoit en droit de confiſquer tous ſes biens. Mais pour prononcer la confiſcation il falloit le Tribunal de la Nation aſſemblée; & la Nation, en ce moment, ne penſoit qu'à combattre. La négociation de Berlin & la langueur du Roi avoient rejetté au mois d'Août l'ouverture de la campagne: compagne malheureuſe.

Jean ne pouvoit ſe détacher de ſes vues ſur la Moldavie & la Valaquie, deux Couronnes qu'il vouloit du-moins laiſſer à ſa Maiſon, ſi celle de Pologne en ſortoit. Ce grand objet lui fermoit les yeux ſur Kaminieck, & la Pologne continuoit ſes murmures. Elle marchoit pourtant ſous ſes drapeaux, plus conduite par le reſpect qui eſt dû aux talens héroïques, que par la conviction de ſon propre intérêt. Il mena l'Armée comme en 1686. par la Pokucie & la Bucovine. Arrivé à Pérérita où il avoit laiſſé des troupes & des ouvriers, il vit les maſures de cette Ville déſertes changées en maiſons, les villages voiſins repeuplés, & les terres cultivées. Ce fut le ſeul plaiſir qu'il goûta dans cette expédition. Il ſe hâta de paſſer le Pruth pour s'aſſu-

An. 1688. rer de la Valaquie, dont il n'avoit encore reçu que des soumissions vagues, conseillées par la crainte. Il n'y avoit encore établi ni postes, ni troupes comme dans une partie de la Moldavie. Il la regardoit pourtant comme une conquête facile.

Mais un événement tout contraire à la longue sécheresse qui avoit tant incommodé son Armée en 1686, le jetta dans un embarras plus grand. Des pluies aussi opiniâtres qu'abondantes, changerent en peu de jours les ruisseaux en torrens, les rivieres en fleuves, & la terre dissoute en un vaste bourbier. Cependant on se traîna jusqu'à la riviere de Chocava, qu'on passa avec des difficultés incroyables. Mais quand on arriva au Séret, il fut impossible d'en tenter le passage. On erra sur ses bords en changeant de camp tous les jours, pour ne pas s'appesantir dans la fange, & pour distraire le Soldat d'une trop grande attention à ses peines. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge, mais le déluge ne s'écouloit pas. Les Turcs & & les Tartares disoient que le Ciel prenoit leur défense, & ne se montrerent pas. L'Armée battue par les élémens reprit le chemin de la Pologne, en perdant plus de chevaux & d'équipages que si elle eût vu l'ennemi. La grosse Artillerie fut enterrée dans la Bucovine

pour la reprendre dans un tems commode. An. 1688.

Les succès abandonnoient la Ligue Chrétienne en plus d'un endroit. Les Moscovites avoient repris leur projet sur la Crimée, & *Galiczin*, qui avoit manqué cette conquête, commandoit encore l'expédition. Précop vit deux cens mille combattans devant ses murs & quatorze cens pieces de canon. Les Tartares se crurent perdus, mais le Kan ne désespéra pas; c'étoit le brave *Selim-Gierai*, que les Turcs avoient déposé après la journée de Vienne, & qu'ils avoient remis sur le Trône à cause de la supériorité de ses talens. Il amusa le Général Russe, en proposant un accommodement qui épargneroit l'effusion du sang. Il disputoit comme quelqu'un qui veut se rendre, & qui cherche seulement à diminuer un peu ses malheurs. Pendant les pourparlers, délais souvent funestes au plus fort, le foible se fortifioit sur ses derrieres, & Galiczin s'affoiblissoit en consumant ses vivres : piege qu'il n'apperçut que lorsqu'il fallut reculer pour en chercher ; & dans cette retraire le Kan tailla en pieces son arriere-garde. C'est ainsi que la ruse & le courage sauverent les Tartares sans humilier les Moscovites. Galiczin ayant regagné les bords de la Samara après une marche de trois semaines, dépêcha des couriers à Moscou & à Varsovie pour

An. 1688. donner avis qu'il avoit battu les Tartares, & qu'il les avoit pouſſés juſqu'au-delà de Précop. Les deux Capitales firent des réjouiſſances publiques, lorſqu'elles auroient dû ſe couvrir de deuil ; & le Général, avant que de rentrer en Moſcovie, reçut des complimens de la Régente, & des récompenſes pour ſon Armée : pratique aſſez familiere à l'Empire Ruſſe, ſi on excepte le regne de Pierre le Grand.

Les Vénitiens avoient mis le ſiege devant Négrepont, l'ancienne Chalcis dans l'Eubée. Cette Iſle, la plus agréable de l'Archipel, leur avoit été enlevée par Mahomet II. à qui rien ne réſiſtoit. Moroſini ſe rappelloit les malheurs de ſes citoyens au tems de cette perte ; le brave Erizzo ſcié en deux, ſa fille poignardée en défendant ſa vertu, tout ſexe, & tout âge au-deſſus de vingt ans dévoués à la mort. Il vouloit venger tant d'outrages & de ſang, & rendre à ſa patrie un de ſes anciens domaines. Ses efforts étonnerent ; la réſiſtance fut encore plus grande ; & ſon projet échoua.

Il n'y avoit que l'heureux Léopold, qui, ſans quitter ſon cabinet, pouſſoit les Turcs d'une perte à une autre. Le nouveau Sultan Soliman III. n'étoit pas un ennemi redoutable. Il avoit paſſé quarante ans dans une priſon à méditer l'Alcoran, & perſonne ne l'égaloit en

pratiques religieuſes. Les Dévots le louoient à l'excès. Le Divan en faiſoit peu de cas. Les gens de guerre le mépriſoient. Sentant du moins ſa foibleſſe, il fit faire à Léopold des propoſitions très-avantageuſes par ſon Ambaſſadeur *Mauro Cordato*, ce Médecin de Padoue, dont la premiere maxime en négociation, étoit ce mot du Poëte *Saadi*; *qu'un menſonge qui fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille.* La maxime, s'il l'employa dans cette occaſion, ne lui réuſſit pas. Léopold rejetta tout avec ſa hauteur ordinaire, que la proſpérité augmentoit encore. Il n'étoit pas plus guerrier que Soliman; mais avec une profonde politique & de la fermeté, il trouvoit des Généraux dans tous les Princes de l'Europe. Il tranſporta ſa faveur du Duc de Lorraine au jeune Electeur de Baviere, dont il venoit de faire ſon Gendre. Il le chargea du commandement de l'Armée & du ſiege de Belgrade. Cette Place importante fut priſe d'aſſaut à la vue du Viſir. An. 1688.

Léopold étoit à la veille de chaſſer les Turcs de l'Europe, mais il entreprit trop à la fois. Il entra, contre Louis XIV. dans la fameuſe Ligue d'Ausbourg, qui partagea ſon attention & ſes forces. Cette nouvelle Ligue mit Innocent XI. dans un cas ſingulier. Il béniſſoit de la même main les coups portés au Turc, & ceux qu'on préparoit au Roi Très-

An. 1688. Chrétien. Il devoit être étonné de sa fortune : fils d'un Banquier Milanois, il secourut contre les Turcs l'Empire & la Pologne de son argent, les Vénitiens de ses galeres; & s'il fut bravé dans Rome même par Louis XIV. ce ne fut qu'après avoir eu la force de l'outrager.

Louis XIV. de son côté, travailloit plus que jamais à détacher Jean de l'alliance de l'Empereur, tandis que Jean croyoit avoir une raison pour s'y attacher plus fortement. La prise de Belgrade avoit répandu l'allarme dans la Valaquie, qui venoit de se mettre sous la protection de l'Empereur ; & Jean se flattoit de la recevoir de ses mains, selon le Traité secret fait entr'eux. Cet heureux événement auroit rempli l'objet de la campagne infructueuse qu'il venoit de faire. Mais l'Empereur ne faisoit que montrer la Valaquie sans envie de la donner.

En arrêtant sa vue sur le Roi Jean, on plaint un Prince qui, avec de grandes qualités & peu de forces, se trouve le jouet d'une Puissance supérieure. Il étoit destiné à l'être de plus d'une façon. Il l'éprouva dans la Diete dont je vais rendre compte.

An. 1689. La Pologne, lassée d'une Ligue ruineuse dont Vienne tiroit tout le fruit, vouloit une paix particuliere avec le Turc. Un Envoyé Tartare étoit venu offrir la médiation du Kan avec des conditions avantageuses. Cette paix séparée dé-

déplaisoit souverainement à l'Empereur. An. 1689.
Jean ne la goûtoit pas non plus pour les raisons que nous avons exposées. Mais Léopold craignoit que la République ne l'emportât sur le Chef.

Un autre point qui devoit s'agiter dans la Diete, l'inquiétoit encore. C'étoit la confiscation des grands biens de la Princesse de Neubourg en faveur du Prince Jaques. Il voyoit avec douleur que son Beau-frere, le Prince de Neuboug, resteroit avec l'Héritiere de la Maison de Radzivil sans héritage.

Pour éviter ces deux écueils, il y avoit un parti à prendre : rompre la Diete au moment qu'elle pourroit nuire ; & c'est celui qu'il prit. Il fit entrer dans ses vues l'Electeur de Brandebourg, qui avoit intérêt de le ménager pour se faire Roi, & qui semoit l'or dans Varsovie. Il gagna les Sapieha, dont le crédit étoit grand dans le Sénat & dans l'Ordre Equestre. Les choses étant ainsi disposées, la Diete s'ouvrit.

Les délibérations roulerent d'abord sur la prétention du Prince Jaques. Les Jurisconsultes avoient décidé que les biens de la Princesse qui lui avoit manqué de foi, lui étoient dévolus ; que la peine étoit juste, puisqu'elle s'y étoit soumise elle-même par un acte libre. Le parti contraire repliqua par des raisons qui jetterent au moins du doute. D'autres Sénateurs affectant la neutralité qu'ils ne sen-

An. 1689. toient pas, s'écrierent que ce n'étoit pas le tems de penser aux intérêts de la Maison Royale, tandis que la République en avoit de si grands à traiter. *Accepteroit-on la paix particuliere offerte par le Turc, ou continueroit-on la guerre avec plus de vigueur*? Ceux-ci vouloient la paix; ceux-là s'échauffoient pour la guerre. Ce dernier sentiment étoit celui du Roi. Mais une autre discussion vint se jetter à la traverse. On lui reprochoit le Traité de 1686. avec la Moscovie. Il lui avoit cédé deux Villes, un Palatinat & un Duché. Cette cession qui enlevoit des biens certains pour des avantages incertains, n'avoit été faite que de l'avis du Sénat. Il falloit que la Diete ratifiât; le devoit-elle contre le bien commun (*a*)?

Ce reproche fait au Roi lui en attira subitement un autre. La Reine passoit toujours pour l'avoir poussé à tout ce que la République pouvoit desapprouver. Le Palatin de Posnanie, Raphaël Lesczinski, grand par lui-même (*a*), plus grand encore dans un Fils que la Pologne a regretté & que la Lorraine adore, ne craignit point de déplaire à la Cour pour

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1135.

(*b*) Son mérite soutenu d'une illustre naissance l'éleva aux grandes Places de la République Il fut Maréchal de la Diete de Ligue contre le Turc, en 1683. Ambassadeur à Constantinople, Grand-Trésorier, & Général de la Grande Pologne. Il avoit epousé la Fille du Grand-Général Jablonowski. Tel étoit le Pere du Roi Stanislas.

servir la République. Il savoit que la An. 1689.
Reine intriguoit fortement pour remettre sous les yeux de la Diete la confiscation des biens de la Princesse de Neubourg, question qui portoit le trouble avec elle. Il se tut sur le Roi, il s'expliqua sur la Reine. Il dit : „ Qu'elle avoit une ame „ & des connoissances au-dessus de son „ sexe ; mais qu'elle étoit au niveau par „ l'intrigue & les détours. A quoi sert „ l'esprit, ajoutoit-il, s'il n'aboutit qu'à „ semer la discorde dans tous les Or„ dres ? Elle se plaint souvent de la foi„ blesse de sa santé ; elle la doit, cette „ foiblesse qui nous afflige, à sa trop „ grande application aux affaires publi„ ques dont l'Etat la supplie de se dis„ penser ". La Reine venoit de perdre une confidente dont la mort réjouissoit la Ville & la Cour même. Le Palatin n'épargna pas sa mémoire en lançant de nouveaux traits sur la Reine (*a*). Il y eût eu moins de danger à offenser le Roi que la Reine, qui disoit hautement qu'elle n'aimoit pas les diseurs de vérités. Mais les Loix en Pologne mettent les Sujets à couvert de la colere des Princes.

C'est ainsi que les séances s'écouloient dans un passage rapide d'un objet à un autre, sans s'arrêter sur aucun Ces dissensions publiques en occasionnoient dans

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1104. & 1147.

An. 1689. la vie privée. Il y eut des duels. Le Comte Vielpolski appella l'Enseigne de Cracovie; celui-ci refusa, non faute de courage ou par respect pour les Loix divines & humaines: mais c'étoit le Samedi, jour particuliérement fêté dans la dévotion Polonoise.

Cependant la Diete continuoit, mais sans suite dans les idées. On avoit refusé d'écouter le Roi sur les intérêts de sa Maison, & il fut obligé avec tous les Ordres de prêter l'oreille à un démêlé particulier entre deux Evêques. Celui de Culm, Casimir Opalinski, déraisonna longuement; & prétendant que le Roi ne lui étoit pas favorable, il lui dit: *ou cessez de régner, ou régnez justement.* Tous ses Confreres & le Cardinal Primat marquerent sur le champ au Roi leur regret de cet emportement. Le Palatin de Belz, Maczinski, sans discerner les innocens du coupable, s'écria qu'il falloit chasser du Sénat tous les Evêques & les renvoyer à Rome. L'un d'eux lui répondit: " „ nous sommes Nobles Polonois avant „ que d'être Evêques; c'est par la pre- „ miere qualité que nous tenons à la Po- „ logne aussi essentiellement que vous. „ La seconde nous établit vos Pasteurs, „ nouveau titre pour nous respecter ". La querelle s'échauffoit. Le Roi oubliant pour le moment la sienne, s'occupa de celle-ci & l'assoupit. Mais le mot de l'Evêque de Culm étoit un poids sur son

cœur. Il exigeoit qu'il desavouât publiquement son injuste interpellation, & qu'il en demandât pardon comme d'un emportement où la réflexion n'avoit eu aucune part. Quelques Sénateurs avoient déterminé le Prélat : beaucoup plus le dissuaderent. Ce fut alors que Jean, encore plus touché de l'ingratitude du grand nombre que de l'outrage d'un seul, marqua une envie d'abdiquer, se souciant peu de commander à des hommes dont il n'étoit pas aimé (*a*). Ce premier mouvement, enfant du trouble où son ame étoit plongée, se dissipa comme une vapeur, & l'Evêque de Posnanie, pour faire diversion à tant de chocs, rendit compte d'un Traité de commerce proposé par les Hollandois pour le bien de la Pologne. Il s'agissoit d'ouvrir de grands débouchés à ses bleds; l'un des plus grands avantages qu'une Nation cultivatrice puisse se procurer. Dans ces derniers tems, il a été prouvé dans le Parlement d'Angleterre que l'exportation des grains avoit valu en quatre années cent soixante dix millions trois cens trente mille livres de France. Il est vrai que la Pologne n'a point de Marine, mais la Hollande offroit la sienne. C'est ce que représentoit l'Evêque de Posnanie; mais il y avoit tant d'agitation dans les esprits, qu'ils furent bien vîte emportés ailleurs. An. 1689.

(*a*) Zaluski, tom. 1. pag. 1105.

An. 1689. Le ſeul objet qui parut les fixer, ce fut le jugement d'un Gentilhomme Lithuanien. Lyſinski (c'étoit ſon nom) ſorti des Jéſuites, vivoit dans le commerce des Lettres, ſe communiquant peu, & faiſant du bien. Ami de la vérité dans le culte, il avoit jetté du ridicule ſur quelques ſuperſtitions Polonoiſes. On lui eût peut-être pardonné cette hardieſſe, mais il avoit une fortune conſidérable; & le délateur, ſelon les Loix, devoit la partager avec le Fiſc. Un homme en charge, Brzoska, l'accuſa d'Athéiſme. Le plus fort témoignage fut une note de la main de Lyſinski dans un Livre de l'Exiſtence de Dieu. L'Auteur Allemand de cet Ouvrage, avec la meilleure intention de prouver une vérité qui n'eut jamais beſoin de preuve, la détruiſoit. Lyſinski appercevant la fauſſeté des raiſonnemens, avoit mis à la marge, *ergo non eſt Deus*, donc il n'y a point de Dieu. Les Evêques, depuis la derniere nomination au Cardinalat, prenoient du goût pour cette Dignité. Celui de Poſnanie cherchoit une occaſion de ſe rendre agréable à Rome. Il crut l'avoir trouvée. Il ſaiſit l'accuſation, il remua toute la machine de la Diete, le Corps Epiſcopal ſur-tout; & Lyſinski, après avoir été fouetté par un Evêque & abſous pour l'autre Monde, fut brûlé dans celui-ci. Le décret de mort portoit (choſe ſinguliere!), que le

blasphémateur avoit non seulement nié An. 1658.
l'Existence de Dieu, mais encore la Trinité des personnes, & la maternité divine de la Vierge Marie (*a*). Différens siecles avoient montré en Pologne des Gentilshommes perturbateurs, ravisseurs, assassins, incendiaires; mais comme la Loi ne permet pas d'arrêter un Noble avant qu'il soit condamné, les coupables avoient toujours eu le tems d'échapper au supplice. La Loi se tut, & Lysinski fut arrêté aussitôt qu'accusé. Rome, en voyant la procédure, desapprouva ce terrible décret, & le Roi se reprocha plus d'une fois de n'avoir pas arrêté ce zele dévorant.

On comptoit déjà trois mois depuis l'ouverture de la Diete, & on n'avoit terminé que cette affaire. Lorsqu'on voulut reprendre celles qui intéressoient la Maison Royale ou la République, la faction de l'Empereur suscita le Nonce Sulkowski, qui protesta & disparut. La Diete sans activité se rassembla le lendemain, & ce fut députation sur députation pour ramener Sulkowski. Le Roi lui même le fit chercher dans la maison du Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, où l'on savoit qu'il avoit passé la nuit. Sapieha répondit séchement qu'on ne lui avoit pas donné Sulkowski en garde. Cette réponse apportée à la Diete affligea le Roi & tous ceux qui aimoient la

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1120.

An. 1689. Patrie. Le Grand-Tréſorier de Lithuanie, frere du Grand-Général, parut touché, & vouloir remédier au mal. Il quitta ſon fauteuil, & ſortit en diſant qu'il ne rentreroit pas ſans ramener Sulkowszi & rendre l'activité à la Diete. La Diete reſpira, mais ce fut pour tomber dans une convulſiom mortelle. Le Grand-Tréſorier lui-même ne reparut plus. Le Caſtellan de Samogitie fit une derniere tentative, il ſe leva & paſſant du côté de Dambrowski, Nonce ou Tribun accrédité, il le conjura au nom de la *Patrie* de reſſuſciter la Diete, en lui rendant Sulkowski, ſon collegue & ſon ami. *Au nom de la Patrie!* reprit le Tribun: *dites au nom du Roi; vous ne connoiſſez que lui.* Ces paroles envenimées par le ton, violoient la Dignité Sénatoriale dans la perſonne du Caſtellan. L'Evêque de Vilna crut devoir la venger par une reprimande haute & ſévere: mais le Tribun ſe hériſſant, maltraita plus l'Evêque que le Caſtellan, leva même la main pour le frapper, & par ce geſte ſacrilege il empêcha Varſovie d'entendre la Meſſe pendant trois jours; car le Cardinal Primat mit toutes les Egliſes en interdit, calamité qui auroit duré plus longtems, ſi le fougueux Tribun n'eût fait une réparation à l'Evêque inſulté. Les Egliſes ſe r'ouvrirent, mais la Diete ſe ferma & ſe ſépara pour porter dans les Provinces l'animoſité des factions. Le

lendemain, le Roi reçut un billet que le Ministre de Brandebourg avoit perdu. On y lisoit que les Sapicha avoient bien fait leur personnage, & qu'ils méritoient la récompense promise (a). An. 1689.

Si on réfléchit sur l'esprit de discorde qui agita la Nation dans cette Diete, la condition des hommes paroît bien à plaindre. Livrez-les au gouvernement absolu d'un seul, ils se plaignent sans cesse sous le joug. Laissez-les dans les bras de la liberté, ils ne savent pas en user pour se rendre heureux.

La Diete n'ayant rien statué ni sur la paix, ni sur la guerre, & les négociations avec le Turc se rallentissant, la guerre continua en vertu du Traité de ligue, mais foiblement. Ce ne fut pas Jean qui commanda. Jablonowski étoit le héros le plus capable de le représenter, mais l'Armée étoit peu nombreuse & mal payée. Ne pouvant rien tenter de grand à force ouverte, il projetta de surprendre Kaminieck. Ses mesures étoient bien prises: mais les Turcs, attentifs au moindre mouvement, les rompirent.

Les succès de la ligue étoient toujours pour l'heureux Léopold. La maxime de l'ancienne Rome, qu'il étoit beau de composer avec ses ennemis dans le sein de la victoire, n'étoit pas la sien-

(a) Zaluski, tome 2. pag. 1131.

An. 1689. ne. Les Turcs étoient venus demander la paix à Vienne, comme à Varſovie; il avoit rejetté leurs propoſitions. L'Europe abondoit alors en Généraux, la France & l'Empire ſur-tout. Le Prince Louis de Bade porta l'Aigle Impériale dans la Servie & dans la Bulgarie, où, après avoir défait les Turcs dans trois combats, il leur enleva deux Places importantes, Niſſa & Vidin.

Les Infideles échapperent cette année aux coups des Vénitiens. Moroſini ſe préparoit à leur en porter encore, une longue maladie l'en empêchoit; & la République qui venoit de l'élire pour Prince, ne vouloit confier ſes forces qu'à lui. Ce nouveau Doge, auſſi grand dans l'Armée que dans le Sénat, ne craignoit pas la menace qui avoit été faite à un de ſes prédéceſſeurs. Mahomet II. entendant parler aux portes de Veniſe de la cérémonie dans laquelle le Doge épouſe la Mer Adriatique, avoit dit qu'*il l'enverroit bientôt au fond de la mer conſommer ſon mariage.* Moroſini, malade, ſe faiſoit encore redouter.

Quant aux Moſcovites, agités de troubles inteſtins, dont la Régente & Galiczin furent les auteurs & les victimes, ils ne ſortirent pas de leur pays, & la ligue n'en tira aucun ſecours. Nouveau chagrin pour Jean, qui ſe voyoit en bute aux courſes toujours renaiſſantes des Tartares. Une calamité plus grande lui

déchira le cœur. L'un des dix fléaux An. 1689.
miraculeux qui désolerent l'Egypte au tems de Moyse, se renouvella dans la Pologne. Des nuées de sauterelles, apportées par un vent d'Asie, fondirent sur les campagnes, & les couvrirent à la hauteur d'un pied. Elles étoient d'un noir foncé. Paris & d'autres Capitales de l'Europe, qui en reçurent dans des boëtes, admiroient leur longueur & leur grosseur, tandis que la Pologne en étoit dévorée. Les prez, les moissons. les fruits, l'écorce même des arbres, tout fut la proie de ces insectes voraces, qui ne périrent que deux mois après leur arrivée, au premier froid. Leurs cadavres, (triste dédommagement) engraisserent la terre pour l'année suivante, qui fut très-féconde.

Celle-ci s'étoit écoulée dans la douleur, plus encore pour le Roi que pour les sujets. Une Diete, où toutes ses vues avoient été trompées, Kaminieck manquée, la disette des factions qui s'exa-minoient, la dissension dans tous les Ordres : son ame s'aigrissoit dans l'amertume. Les soupçons s'y accumuloient, & le pousserent à un attentat qui passeroit ailleurs pour un droit de la Couronne. Le Grand Chancelier, Wielopolski, étoit mort après bien des conférences secrettes, avec une faction opposée à la Cour. Des bruits avoient transpiré que les Sapihea pensoient à détrôner leur bienfaiteur; & que le Primat Radziowski en-

An. 1689 troit dans le complot, auſſi bien que Wielopolski, tous deux parens du Roi. On ne diſoit point ſur quelle tête on vouloit mettre la Couronne. Ceux qui ſe piquent de tout deviner, aſſuroient que l'intention des Sapieha étoit de la placer dans leur propre maiſon. Leur faſte avoit déjà quelque choſe de Royal; une garde nombreuſe & un cortege qui embarraſſoit les plus grandes rues. Ceux qui ne leur ſuppoſoient pas aſſez d'ambition & d'ingratitude pour convoiter la Couronne, ſe perſuadoient qu'ils penſoient du moins à en détacher pour toujours le grand Duché de Lithuanie qu'ils gouvernoient preſqu'en Souverains.

Jean comptoit développer le myſtere dans les papiers que le Chancelier avoit laiſſés en mourant. Il envoya le Prince Czartoriski pour y fouiller. L'illuſtre Veuve refuſa l'entrée de ſon Palais, invoqua les Loix & l'aſſiſtance des Grands. Le Palatin de Siradie lui prêta ſa voix & ſa plume. Le nombre des oppoſans groſſit. Jean, arrêté par la clameur publique, ne recueillit que de la haine; & quand même il eût réuſſi à forcer le Palais, il n'eût rien trouvé, parce que le Chancelier ſentant approcher ſa fin avoit tout brûlé.

Au reſte, la conſpiration étoit-elle réelle? On trouve là-deſſus des contrariétés dans les Mémoires. Un Hiſtorien doit ſe borner à dire préciſément ce qu'il

ſait, au-lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas. Quoi qu'il en ſoit, comme tout Ordre particulier paſſe en Pologne pour un inſtrument de tyrannie, on accuſoit le Roi de tendre au deſpotiſme. Il lui en échappoit quelques traits. Mais ſi cette paſſion l'eût réellement tourmenté, auroit-il convoqué tant de Dietes? Il n'ignoroit pas que toutes les fois qu'une Nation s'aſſemble, elle eſt au-deſſus du Chef. Mais il préféroit la République à ſon autorité. Aucun regne n'avoit vu la Nation aſſemblée auſſi ſouvent, non ſeulement dans les Comices ordinaires qui reviennent tous les deux ans, mais encore dans les extraordinaires que la Loi n'ordonne pas. Telle fut la Diete de cette année. Elle s'ouvrit le 18 Janvier. An. 1689.

L'objet capital dont elle s'occupa, fut la paix particuliere que le Turc ne ceſſoit d'offrir à la Pologne: „ Réfléchiſſez, diſoient au Roi ceux qui la ſouhaitoient, „ réfléchiſſez ſur vos tentatives inutiles „ contre Kaminieck, ſur vos expéditions „ ruineuſes en Moldavie, ſur l'impoſſi- „ bilité de lever de nouveaux ſubſides, „ ſur ſept ans de guerre qui ont épuiſé „ la Pologne pour faire triompher la „ Maiſon d'Autriche. Les alliances ont „ enfin des bornes. Voulons-nous imi- „ ter les Saguntins, qui s'enſévelirent „ ſous l'amitié des Romains? L'Empe- „ reur manque lui-même à la ligue en An. 1690.

An. 1690. „ lui fourniſſant moins de troupes depuis „ qu'il s'eſt armé contre la France. Eſt-„ ce notre faute s'il ne veut point de „ paix, ni vaincu, ni vainqueur? Qu'il „ faſſe donc la guerre avec ſes propres „ forces, ou qu'il nous fourniſſe les mo-„ yens de la continuer (a) ".

La Pologne étoit effectivement dans l'impoſſibilité de ſoudoyer ſes troupes. Innocent XI. étoit mort; & on ne ſavoit pas ſi Alexandre VIII. ſon ſucceſſeur, voudroit, comme lui, employer les revenus de l'Egliſe à l'humiliation de la Puiſſance Othomane.

Jean, frappé des raiſons pour la paix, ſe trouvoit dans une grande perplexité: mais l'Empereur le tenoit attaché à la ligue par de grandes eſpérances qui pouvoient enfin ſe réaliſer. La faction Françoiſe, en ne parlant que de paix, & groſſiſſant de moment en moment, ſembloit devoir la décider. Trois François animoient ſecrettement cette faction: le Marquis de Béthune, l'Abbé de Gravel, & un Conſeiller au Parlement, Caillet de Teil.

La Chambre des Nonces, gagnée par Léopold & Jean, étoit pour la guerre; elle pouſſa des cris contre les trois Miniſtres de France les plus violens contre Gravel. On l'avoit déjà prié de quitter la Pologne, il s'obſtinoit à reſter. La

(a) Zaluski, tom. 2. pag. 1187.

République lui ordonna de partir; il An. 1690.
n'en tint pas compte. Le Roi lui fit dire, par le Grand-Trésorier, que s'il ne partoit pas il seroit cité en jugement; il éluda la menace en cherchant un asyle dans une Maison Religieuse. La Diete le supposa parti, reprit ses délibérations, & consentit enfin à la continuation de la guerre (*a*). Il est rare que la Nation assemblée n'enfante quelque nouvelle constitution. Les *Lits de Justice* ne regardent point les affaires publiques en Pologne. Il fut statué que dans toutes les Dietes à certains jours, le Roi prenant la place de Juge & la Loi à la main, prononceroit sur les causes des Particuliers. Tels sont les *Lits de Justice*, ou, selon l'expression Polonoise, les *Jugemens Comitiaux* dans ce Royaume. Avant Etienne Bathori & l'établissement des Tribunaux sédentaires, le Roi jugeoit son peuple en parcourant les Provinces. Henri de Valois s'en étoit bientôt rebuté: *Par ma foi*, disoit-il, *ces Polonois-ci me font faire le Juge & le Jurisconsulte: ils voudront bientôt encore que je fasse le métier d'Avocat.* Il oublioit que les premiers Rois furent Juges.

C'est la coutume de terminer la Diete par un discours d'*Adieu* au Roi; éloge plus ou moins hyperbolique. Les grandes qualités de Jean sauverent bien des

(*a*) Ibid. pages 1162 & 1163.

An. 1690. mensonges à l'Orateur: mais il débita beaucoup de faussetés sur la tranquillité présente de la République, dont il faisoit honneur au Roi. Les factions continuoient, & avant même la fin de la Diete, l'Armée s'étoit confédérée. Il lui étoit dû plus de vingt millions; elle déclara aux Généraux qu'elle ne marcheroit pas sans être payée. Heureuse encore la République en ce que le Soldat, sage dans sa révolte même, ne menaçoit point d'exécution militaire (*a*).

Cette confédération causée par la disette d'argent, mal fort ordinaire à un Etat sans commerce, anéantit tout projet de campagne. On se contenta de tenir les troupes sur la frontiere, pour empêcher les incursions des Tartares; ravages qu'on n'évita pas entiérement. Ils vinrent jusqu'aux portes de Lublin dans la petite Pologne; & sans un espion, le Roi couroit risque d'être pris (*b*). Ces incursions réitérées étoient les tristes fruits de la crise où l'on se trouvoit. Des troupes mal payées, mal vêtues oublient leur devoir & leur valeur. Les Chefs, frappés de leurs justes plaintes, craignoient d'user de l'autorité; ils n'employoient que l'exhortation. Les Evêques s'en mêloient en qualité de Sénateurs. Celui de Culm, Olsowski, prit son texte dans le mécontentement qu'on avoit des Mosco-

(*a*) Ibid. page 1187.
(*b*) Ibid. page 1167.

covites. Membres de la Ligue, c'étoit à eux d'agir contre l'ennemi commun, lorsque la Pologne ne le pouvoit pas; & leurs épées restoient dans le fourreau. Olsowski disoit donc à l'Armée ce que Marius avoit dit à ses Soldats qui demandoient de l'eau: *Il y en a dans le camp ennemi, & vous êtes Romains.* „ Il „ y a de l'argent chez les Moscovites, „ & vous êtes Polonois ". Ce trait d'éloquence ne produisit & ne devoit produire aucun effet. Marius touchoit le camp ennemi: les Polonois étoient fort éloignés des Moscovites, & ils ne marcherent ni à eux, ni aux Turcs. An. 1696.

Ce qui avoit retenu les Moscovites dans l'inaction, c'étoit le bruit de cette paix particuliere dont la Pologne s'occupoit. Ils craignoient de rester en proie aux Turcs & aux Tartares. Le jeune Czar Pierre, seul alors sur le Trône dont son ainé n'étoit pas digne, savoit qu'un Chiaoux (*a*) du Grand-Seigneur & un Envoyé Tartare étoient à Varsovie. Un Grand de sa Cour y éclairoit les démarches de la République.

La Ligue Chrétienne, depuis sa naissance, en 1683. n'avoit pas senti une langueur pareille. Les Polonois n'entre-

(*a*) C'est un Officier de la Porte qui fait l'Office d'Huissier; c'est comme un Exempt des Gardes en France. Tels sont les Ambassadeurs que le Grand-Seigneur envoie aux autres Princes.

An. 1690. prenoient rien, faute d'argent. Les Moſcovites ſe tenoient chez eux par politique. Les Vénitiens faiſoient quelques efforts dans l'Archipel, mais trop foibles pour ſe faire craindre. Moroſini, dont la préſence étoit plus néceſſaire encore à Veniſe depuis qu'il étoit Doge, n'animoit plus la victoire. L'Empire étoit obligé de faire face à Louis XIV.

Les Turcs moins preſſés de toute part, & animés par la France au grand ſcandale de Rome & de la Ligue, s'étoient mis en campagne de bonne heure. Ils avoient à leur tête *Muſtapha Cuprogli*, fils, petit-fils de Grand-Viſir, & parvenu lui-même à cette premiere Dignité: il ne reſpiroit que la guerre, blâmant toute propoſition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaiſe adminiſtration de ſept ans, & par le rétabliſſement des finances. En ouvrant la campagne, il employa la Religion & la ſévérité des mœurs. Toutes les Moſquées de Conſtantinople & les pavillons du Camp retentirent de prieres. Une foule de jeunes garçons qui ſuivoient l'Armée, affreux inſtrumens de débauche & de dépenſe, furent chaſſés, ſous peine de mort, s'ils reparoiſſoient. Il ne s'agiſſoit plus que de rendre le courage aux troupes; le Viſir s'en chargeoit en leur traçant la route de la

victoire avec le ſabre de ſon pere Cuprogli (*a*). An. 1690.

Le Duc de Lorraine, celui de tous les Généraux de l'Empire qui avoit montré les plus grands talens, depuis Montécuculi, avoit terminé ſes jours. Il les avoit paſſés dans la gloire, mais ſans Etats. Il s'étoit flaté d'y rentrer à la tête de ſoixante mille hommes en 1676. *Aut nunc, aut nunquàm:* c'eſt ce qu'on liſoit ſur ſes Etendarts, *ou maintenant, ou jamais.* Ce fut jamais. Plus heureux pour la Maiſon d'Autriche, il en avoit ſoutenu la fortune, ſans recouvrer la ſienne; regret qu'il emportoit au tombeau, & qu'il exprima dans cette Lettre à Léopold: „ Sacrée Majeſté, ſuivant vos ordres, je ſuis parti d'Inſpruck pour me rendre à Vienne, mais je ſuis arrêté ici par un plus grand Maître: je vais lui rendre compte d'une vie que je vous avois conſacrée toute entiere. Souvenez-vous que je quitte une épouſe qui vous touche, des enfans à qui je ne laiſſe que mon épée, & des ſujets qui ſont dans l'oppreſſion ". Léopold ſentit dans cette campagne même combien il étoit difficile de remplacer le Général qu'il pleuroit.

Le Viſir Cuprogli, après une victoire complette ſur les Impériaux, fit lever

(*a*) Cantémir, tome 2. page 182.

An. 1690. le blocus de trois Places dans la haute Hongrie, en prit quatre dans la basse, soumit l'Albanie, la Bulgarie, & reprit toute la Servie, Belgrade même, malgré une garnison de six mille hommes, qui fut passée au fil de l'épée; & pendant que ce torrent menaçoit encore Vienne, Tékéli que la Porte soutenoit toujours, battoit le Général *Heusler*, & se faisoit déclarer Prince de Transylvanie, après la mort de Michel Abassi.

An. 1691. L'hyver donna le tems à la Ligue Chrétienne de reprendre des conseils & des forces. Jean continuoit à se trouver embarrassé entre Léopold & Louis XIV. Faisant autant de bruit qu'eux dans l'Europe, mais moins puissant il vouloit les ménager tous deux. Son cœur étoit pour la France: ses intérêts le décidoient encore pour la Maison d'Autriche. La France ne manquoit pas de lui faire de belles promesses: mais la Maison d'Autriche, voisine de ses Etats, étoit à portée de réaliser les siennes, lorsqu'elle voudroit garder la foi. Jean avoit, dans le moment même, un intérêt de famille à traiter avec elle. Il s'agissoit de marier le Prince Jaques. La Pologne, depuis l'enlévement de sa plus riche héritiere, n'avoit plus de parti pour lui. La France auroit pu offrir une Princesse de son sang, mais on vouloit une fille de Souverain. Léopold, qui disposoit alors de l'Empire & de tous ses

Princes, proposa une fille de l'Electeur Palatin. Elle étoit sœur de ce même Charles de Neubourg, dont le Prince Jaques avoit tant à se plaindre, & qu'il avoit voulu voir l'épée à la main. Mais les Princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Ce mariage allioit la Maison de Sobieski à toutes les Couronnes de l'Europe, & le Prince Jaques devenoit beau-frere de l'Empereur. C'étoit la premiere occasion où Léopold agissoit de bonne-foi avec Jean; encore consultoit il plus ses intérêts que ceux de son Allié, qu'il s'attachoit par un nouveau lien. An. 1691.

Le Marquis de Béthune traversoit la Négociation autant qu'il pouvoit. Il fut convenu qu'il sortiroit de Pologne. On convint aussi que Charles de Neubourg conduiroit sa sœur jusqu'aux frontieres de la République, comme pour faire une espece de satisfaction au Prince Jaques sur ce qui s'étoit passé à Berlin; & celui-ci renonçoit à ses prétentions sur les biens de la Maison de Radziwil (*a*).

Les deux Epoux se virent pour la premiere fois à Olénisc. La Princesse arrivoit, vêtue à la Hongroise; elle y prit des habits Polonois. Le Prince, en recevant sa main, reçut aussi l'Ordre de la Toison d'or, apporté par le Comte de Holstein. La pompe nuptiale mar-

(*a*) Zaluski, tome 1. page 1166.

An. 1691. choit & approchoit de Varsovie. Le Cardinal Primat, accompagné des Grands Officiers de la Couronne, vint au devant. Le Grand-Maréchal, pour faire sa cour au fils de son Maître, tint son bâton élevé devant lui: *Vous oubliez donc*, lui dit le Primat, *que cet honneur n'est dû qu'au Roi*. Le bâton fut baissé (*a*). Cette mortification qui rappelloit au Prince Royal, qu'en Pologne le fils d'un Roi n'est qu'un Citoyen, jetta un peu d'amertume au milieu de la joie, & ce n'étoit qu'un prélude de tous les chagrins qui devoient suivre. Il est certain que Jean fit une grande faute en formant ces nœuds, sans en rien communiquer au Sénat ni à la Noblesse. La Pologne ne permet point à ses Princes de se marier sans le consentement de la République. Jean vouloit quelquefois trancher du Monarque. C'étoit éloigner son fils de la Couronne, au-lieu de l'en approcher; mais raconter ici ce qui arriva dans la suite, ce seroit anticiper les événemens.

Le parti de la France, irrité d'un mariage qui cimentoit l'union de Vienne & de Varsovie, n'oublioit rien pour le rendre inutile à la Maison d'Autriche. Léopold, en le signant, avoit promis tout de nouveau un Corps de troupes au Roi de Pologne, s'engageant à le mettre en

(*a*) Zaluske, tom. 2. pag 1218.

possession de la Moldavie & de la Valaquie, pourvu qu'en revanche il agît fortement contre le Turc ; diversion toujours si nécessaire à Léopold. Le Marquis de Béthune semoit des doutes raisonnables sur de si belles offres, tant de fois reçues & tant de fois sans effet. Il adressoit aux Palatins & à tous ceux qui avoient du crédit dans le Gouvernement, des Mémoires où il censuroit la politique de la Maison d'Autriche qui tournoit toute la guerre à son profit. Il leur montroit les avantages certains d'une paix particuliere avec le Turc, employant encore une autre raison, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la force ; l'or. An. 1691.

Ces insinuations, qui fermentoient dans la République, vinrent à la connoissance de l'Ambassadeur de Vienne, le Comte de Thun. Il sollicita vivement le renvoi du Marquis de Béthune. Il écrivit au Palatin de Vilna que la France vouloit faire un Roi à sa dévotion, du vivant même du Prince régnant ; & que Béthune, sans égard à l'honneur de lui appartenir, tramoit cette conspiration contre lui & la République. Béthune irrité de cette imputation, & encore plus de quelques termes injurieux à Louis XIV. appella l'Ambassadeur en duel. Jean, personnellement intéressé dans la querelle, envoya demander à l'Ambassadeur quelle preuve il pouvoit donner d'une accusation aussi grave. L'Ambassadeur

An. 1691. répondit qu'il ne devoit de compte qu'à son Maître. *Quant au duel*, ajouta-t-il, *quoique mon caractere public m'en dispense, je m'y prêterai, au hazard d'être blâmé par l'Empereur*. Jean ne trouvant point la lumiere qu'il cherchoit, & s'élevant au-dessus des soupcons, suspendit les épées. Les deux Ministres s'engagerent, par écrit, à ne point s'attaquer tant qu'ils seroient en Pologne (*a*).

A travers ces démêlés, les Tartares firent une irruption dans le Palatinat de Russie, où ils brûlerent cinquante Villages appartenans au Roi. Les biens des Particuliers furent épargnés. Cette affectation fit dire que c'étoit le fruit des intrigues de la France pour forcer le Roi à la paix.

Cependant Thun avoit instruit Léopold de ce qui se passoit entre Béthune & lui. Un événement aggravoit encore sa plainte. Un Courier, qu'il avoit dépêché à Vienne, avoit été dépouillé en Pologne, & attaché à un arbre; violence qu'on attribuoit à la Faction Françoise. Léopold en demandoit la punition, sans quoi il supprimeroit la Poste, qui étoit plus avantageuse à la Pologne qu'à l'Empire. Le procédé de Béthune l'irritoit bien davantage. Après avoir rappellé ses anciennes plaintes contre lui; „ la ré„ volte des Hongrois qu'il avoit favori-

(*a*) Id. Ibid. pag. 1220 & 1221.

„ ſée, le poiſon de la défiance qu'il avoit An. 1691.
„ toujours ſemé entre les deux Cours,
„ il étoit étonné de le ſavoir encore en
„ Pologne, qu'il auroit dû quitter dès le
„ mois de Février en vertu des Pactes
„ matrimoniaux. J'ai bien voulu fermer
„ les yeux ſur ce délai, en conſidération
„ de la Reine, dont il a l'honneur d'être
„ allié : mais enfin ma patience eſt à
„ bout, & ſi cet audacieux, qui oſe bra-
„ ver un Miniſtre Impérial, ne ſort pas
„ inceſſamment de Pologne, je rappelle-
„ rai mon Ambaſſadeur ". Le Comte de Konigſek, qui expédioit la dépêche, ajoutoit de ſon chef, que la Reine de Pologne étoit dans l'erreur, ſi elle ſe flattoit de tirer quelque avantage de la Cour de France, aigrie depuis longtems par la Ligue Chrétienne, & tout récemment par le mariage du Prince Jaques; que le ſeul parti pour elle & pour ſa famille, étoit de ſe tourner entiérement du côté de la Cour de Vienne, & qu'il étoit de ſon intérêt de le bien perſuader au Roi.

Jean, trop engagé avec l'Empereur pour regarder en arriere, cherchoit à le ſatisfaire. Louis XIV. trancha la difficulté. Le Marquis de Béthune fut nommé Ambaſſadeur en Suede, où il mourut au bout de quelques mois, ſans avoir joui d'une fortune proportionnée à ſa naiſſance, à ſon alliance avec le Roi de Pologne, aux emplois qu'il avoit remplis, ni

An. 1691. à ſes talens. Dans le peu de tems qu'il vécut à la Cour de Suede, il gagna tellement le Cabinet, que le Roi défendit à ſes Miniſtres d'aller manger chez ceux des Puiſſances étrangeres; défenſe qui regardoit celui de France plus que tout autre. Les Hongrois, au commencement de leur révolte, avoient pris tant de goût pour lui, qu'ils eurent quelqu'envie d'en faire leur Roi, ſi la France avoit jugé à propos d'entreprendre & de ſoutenir cette révolution. En Pologne on l'avoit toujours vu avec un plaiſir ſingulier; mais il avoit une plaiſanterie nationale qui lui faiſoit quelquefois des ennemis. Un jour il lui échappa de dire en parlant du Prince Jaques, dont la mine n'étoit pas auſſi avantageuſe que celle du Roi, *qu'il portoit l'excluſion de la Couronne ſur ſon viſage*. Le Roi, qui aimoit lui-même les bons-mots, ne s'étoit pas offenſé de celui-ci, comme il auroit pu le faire; & c'étoit à regret qu'il avoit ſacrifié Béthune à l'Empereur.

L'Empereur étant appaiſé, & la Faction Françoiſe affoiblie, les fêtes du mariage reprenoient de l'éclat, lorſque la diſcorde entra dans la Maiſon Royale. La Reine, toujours dominante dans le cœur du Roi, voulut faire ſentir ſon empire à la Princeſſe de Pologne. La Bru n'eut pas toute la docilité que la Belle-mere exigeoit. Le Prince Jaques partagea le mécontentement de ſa jeune

époufe, & un autre chagrin, qui lui étoit personnel, le dévoroit. An. 1691.

Le Prince *Alexandre*, fon frere, fortoit de l'enfance, & commençoit à ouvrir les yeux fur la fplendeur du Trône. Une premiere fleur de jeuneffe, une phyfionomie ouverte, une figure féduifante, un air noble, des mœurs douces, lui gagnoient le cœur de la Reine, & la Reine n'oublioit rien pour le rendre encore plus agréable au Roi. La Nation même le regardooit déjà avec complaifance, & cette Nation fait fes Rois. Il y avoit même une expreffion qui couroit dans le Royaume: on appelloit ce cadet, *le fils du Roi*, & l'ainé, *celui du Grand-Maréchal*. D'ailleurs, comme on avoit trouvé dans les prophéties Polonoifes la lettre *J*, pour défigner le Roi *Jean*, on rencontroit la lettre *A*, pour marquer fon fucceffeur (*a*).

Le Prince Alexandre fut donc un rival

(*a*) Lorfque le Trône fut vacant, les Partifans de la Reine Douairiere ne manquerent pas de faire valoir cette lettre *A*, en faveur du Prince Alexandre. La faction du Prince de Conti que l'*A* embarraffoit, difoit que fi le Prince François n'étoit pas *Alexandre* de nom, il l'étoit par fa valeur. On fait que ni l'un ni l'autre n'a régné : ce fut *Augufte*, Electeur de Saxe; & fi la prophétie s'en étoit tenue à la lettre *A*, elle conferveroit encore un air de vérité : mais elle ajoutoit un arrêt effrayant, *morietur brevi*, il mourra dans peu. Augufte a régné trente-fix ans: terme affez long pour un Roi élu à l'âge de vingt-fept. Malgré cela, on débite encore en Pologne que la prophétie étoit bonne, ainfi que toutes celles qui regardent les Rois à venir.

An. 1691. aux yeux du Prince Jaques, & la jalousie de celui-ci s'envenima, lorsqu'au 13 Juin, le Roi, quittant Varsovie, emmena ce fils si chéri pour le montrer à l'Armée & le former aux combats. Cependant l'auguste pere n'avoit pas négligé l'ainé. Il l'avoit invité à le suivre avec la Princesse de Pologne qui attendroit dans le Palatinat de Russie, dans la compagnie de la Reine, le retour de l'expédition. Le Prince Jaques, mécontent de tout dans ce moment de trouble, répondit qu'il n'exposeroit point son épouse aux duretés de la Reine; & que pour lui étant sans revenus, il ne pouvoit fournir aux dépenses de la campagne. Il taisoit la vraie raison. Le Roi qui auroit pu ordonner, ne fut que pere. Il le laissa à sa propre volonté & partit.

Le lendemain le Prince Jaques, encore plus agité, tint Conseil avec l'Ambassadeur de Vienne; & il déclara au Grand-Chancelier qu'il se retireroit de Pologne, si le Prince Alexandre continuoit sa route; retraite, disoit-il, que la Pologne ne desapprouveroit pas, lorsqu'elle apprendroit dans un Manifeste que le Roi destinoit le Trône au cadet au préjudice de l'ainé. Ce projet pouvoit être dès lors celui de la Reine, comme la suite le dévoila : mais ce ne fut jamais celui du Roi; & même, s'il eût eu quelque prédilection pour les cadets dans un âge où les qualités de

l'ame ne ſont point encore développées, An. 1691.
il eſt vraiſemblable qu'il auroit penché du côté du Prince Conſtantin, le dernier né, ſon vrai portrait. Mais la paſſion qui agitoit le Prince Jaques, n'examinoit rien.

Le Roi lui fit ſavoir qu'il pouvoit partir avec la malédiction paternelle quand il voudroit, mais qu'une fois parti il ne comptât plus revoir ni ſon Roi ni ſon Pere. Cette menace ne l'ébranla pas. Il répondit au Roi qu'il alloit dans les Pays-Bas, dont l'Eſpagne lui offroit le Gouvernement. Le Roi indigné penſoit à le punir. La punition commençoit déjà. Les Courtiſans n'oſoient plus le voir, & ſes amis mêmes l'abandonnoient. Le Jéſuite Vota & le Réſident de Veniſe, tous deux diſerts, inſinuans, s'enfermerent avec lui pour lui peindre la foibleſſe de ſa jalouſie contre un frere à qui l'âge encore tendre attiroit quelques vaines careſſes; l'injuſtice de ſes ſoupçons ſur la ſucceſſion au Trône, l'énormité & les dangers de ſa révolte contre ſon Pere & ſon Roi. Ils le déterminerent à demander un pardon qu'il ſeroit trop heureux d'obtenir. Le Prince ſe rendit donc à l'Armée pour ſe jetter aux pieds de ſon Roi. Le Pere pardonna, & lui permit de partager les lauriers qu'on ſe promettoit dans la campagne. C'étoit un ſpectacle touchant de voir un Héros entre ſes deux

An. 1691. fils, l'un rentré en grace & déjà fait aux armes, l'autre toujours chéri & qui venoit apprendre à vaincre: tous trois marchant aux ennemis de la patrie. La Reine & la Princesse de Pologne resterent sur la frontiere, où elles dissimulerent leur aversion mutuelle (*a*).

Il fut résolu, dans le Conseil de guerre, d'entrer en Valaquie, puisque le siege de Kaminieck paroissoit toujours impossible avec les forces présentes; de s'emparer, chemin faisant, de Sorock, Forteresse Turque sur le Niester, & de presser la jonction des Cosaques. Ce qui les retardoit, c'est qu'ils étoient sans habits & sans argent. Le Roi y pourvut de son propre trésor, laissa un corps de troupes pour contenir la garnison de Kaminieck, passa le Niester à la fin d'Août, & suspendit sa marche à Snyatin, Ville marchande sur la rive gauche du Pruth. C'est-là où il devoit recevoir les secours de Léopold; mais Léopold étoit en possession de ne penser qu'à lui-même, fort occupé d'ailleurs avec le Turc & Louis XIV.

Si, malgré tant de promesses oubliées, le Roi de Pologne restoit encore fidele à son Allié, il falloit qu'il ne regardât sa conduite que comme un délai politique pour le retenir dans la Ligue, & non comme une mauvaise foi décidée. Il

(*a*) Zalusk. tom. 2. pag 1222 & 1223.

pouvoit croire que l'Empereur n'attendoit que l'expulsion des Turcs de toute la Hongrie, pour remplir ses engagemens. Autrement sa constance seroit une énigme inexplicable. Des Ecrivains passionnés pour sa gloire, prétendent que, sans égard à ses propres intérêts, il se tenoit attaché à la Ligue, continuant les diversions nécessaires pour ne pas manquer à la foi des Traités & au bien commun de la Chrétienté. Tant de générosité n'entre gueres dans le Conseil des Souverains; & d'ailleurs il faut que leurs vertus s'accordent avec le bonheur de leurs Sujets. La Pologne souffroit infiniment de la longueur de cette guerre. An, 1691.

L'Armée marchoit pourtant avec cette résolution qu'un grand Capitaine inspire toujours, & avec plus de joie que le Chef n'en pouvoit goûter. La division qu'il voyoit croître entre ses deux fils, l'inquiétoit autant que la conduite de l'Empereur. Le Prince Alexandre ardent à s'instruire, curieux de tout, se montroit sans cesse aux troupes, visitoit les postes, caressoit l'Officier. entroit dans la tente du Soldat, compatissoit à ses maux, le questionnoit sur ses besoins, lui faisoit des largesses. Le Prince Jaques traitoit ce zele de popularité ambitieuse, d'artifice pour séduire la multitude, de trahison envers son ainé. On se regardoit avec des yeux jaloux, on s'échappoit en paroles piquantes, & quelquefois même

An. 1691. ſous les yeux du Roi ils oublioient qu'ils étoient freres. Le Roi ſembloit preſſentir que cette rivalité feroit un jour ſortir la Couronne de ſa Maiſon. *Je triompherai plus aiſément*, diſoit-il, *de l'ennemi que je vais chercher.*

La marche continuoit, & on lui rapportoit que le Hoſpodar de Moldavie l'attendoit près de Pérérita avec vingt mille Tartares. C'eût été peu de choſe, mais on ajoutoit que trente mille Turcs s'avançoient par le Budziac: c'en étoit plus qu'il ne falloit pour diſputer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Les Tartares parurent auſſi-tôt. On les ſuivit quelques jours, mais la famine étoit ſur leurs pas. On paſſa le Pruth pour chercher des ſubſiſtances en marchant aux Turcs. Ceux-ci ne ſe preſſerent pas. Leur deſſein étoit de ne ſe montrer que lorſque la ſaiſon avancée rappelleroit les Polonois à leurs foyers, ſans ſe mettre en peine de quelques Places qu'ils pourroient enlever: Sorock & Nerzécum furent effectivement tout le fruit de la campagne. Les Turcs ne tirerent point le ſabre. Des neiges prématurées, & auſſi extraordinaires par leur abondance, vinrent glacer le Soldat, rompre les chemins, embarraſſer l'artillerie & les convois, haraſſer les hommes & les chevaux. Lorſque l'Armée Polonoiſe regagna les frontieres, on eût dit qu'elle

qu'elle revenoit d'une déroute (*a*). C'étoit pour la quatrieme fois que Jean manquoit la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Il s'en fallut peu que Léopold ne fût aussi & plus malheureux que lui en Hongrie. An. 1691.

Soliman III. étoit mort depuis peu, après quatre ans de regne, & un triomphe qu'il ne méritoit pas. Achmet II. son frere, lui avoit succédé sans avoir plus de qualités que lui. Mais Mustapha Cuprogli restoit Visir, & campoit devant Salankemen, sur les bords du Danube. Le Prince Louis de Bade, Général des Impériaux, marcha pour le combattre, ne le croyant ni si fort, ni si bien campé. A peine arrivé il n'eut plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquerent avec tant de fureur & de conduite que sa perte paroissoit inévitable. Le champ de bataille étoit déjà couvert de Chrétiens expirans: mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le le Visir qui n'avoit gueres joui de sa haute fortune; il périssoit dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus nécessaire. L'Aga des Janissaires auroit pu le remplacer : un autre boulet l'étendit mort; & les Infideles consternés abandonnerent la victoire, qui n'eut cependant d'autre suite que la prise de *Lippa*, Ville malheureuse, sans-cesse prise &

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1236.

An. 1691. reprise, également maltraitée par les amis & par les ennemis. Les Sauvages dans leurs forêts sont plus heureux.

Les autres ligués avoient encore de moindres succès. Les Vénitiens, que le Doge Morosini ne commandoit pas, se soutenoient à peine dans l'Archipel. Le Czar Pierre, occupé de troubles intestins dans ses Etats, avoit plutôt pensé à s'affermir sur son Trône qu'à ébranler celui de Constantinople.

Cette campagne fut la derniere de Jean. Ce n'est pas l'extrémité de l'âge qui l'avertissoit de se retirer. Il n'avoit que soixante & un ans; mais quarante ans de guerre où il avoit toujours payé de sa personne, dix dans les grandes Charges de la République, dix-huit sur un Trône qui exigeoit une action continuelle, tant de travaux avoient affoibli ses ressorts, & l'ame s'en ressentoit. Il résigna le commandement de l'Armée au Grand Général Jablonowski, pour ne s'occuper que de l'administration intérieure: ouvrage encore qui passoit ses forces. Il se trouvoit dans cette situation équivoque, où l'on n'a pas assez perdu pour être entiérement gouverné, ni assez conservé pour gouverner par soi-même.

An. 1692. Deux Juifs sous la protection de la Reine, s'emparerent de lui: l'un, de son corps; c'étoit le Médecin *Jonas*: l'autre, de ses finances; c'étoit un Trai-

tant; & ces deux hommes s'entendoient au mieux, pour s'étayer mutuellement en fecourant les Juifs leurs freres. Le Traitant, nommé *Bethſal*, prit à ferme les terres du Roi bien au-deffus de leur valeur. C'étoit le flatter dans la plus forte paffion qui lui reftoit; car il regardoit les richeffes comme le plus fûr moyen de conferver la Couronne dans fa Maifon. Mais le Juif, en donnant d'une main, favoit bien qu'il recevroit encore plus de l'autre. Il vendoit au plus offrant toutes les graces de fon Maître, & il établiffoit des ufures fur les Douannes qu'il avoit affermées. La Reine voyoit ce commerce infame: mais le Roi l'ignora longtems, parce qu'il étoit Roi & infirme. An. 1692.

Deux Eftampes coururent dans Varfovie. On voyoit dans l'une des gens de différentes Nations qui comptoient de l'argent. Le Juif Bethfal, repréfenté au naturel, examinoit fi les ducats étoient recevables; fon Maître en mettoit dans un coin de fa vefte; & fi on ne lui eût vu une Couronne fur la tête, on l'auroit pris pour un Banquier ou un Changeur. Il y avoit longtems qu'on l'accufoit d'être avare. En fait d'avarice, il faut bien diftinguer un Roi qui eft maître de toutes les finances publiques, d'un autre à qui l'Etat n'affigne qu'une fomme modique. Le premier puifant à volonté, ne doit pas

An. 1692. connoître l'avarice, le second est obligé d'épargner. L'autre image arrachoit des larmes sur le sort des Héros. Un Prince exténué paroissoit assis sur les genoux d'une jeune femme, & suçoit la mamelle d'une vieille. La quantité de Couronnes que le malade avoit sur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à sa foiblesse que la maladie. Il manquoit des fleurons à la plupart de ses Couronnes, qui paroissoient en aussi mauvais état que celui qui les portoit. La jeune femme qui lui prêtoit ses genoux, c'étoit la Princesse Royale, qui, par ses complaisances, s'efforçoit de partager le Gouvernement avec la Reine.

Jean, se roidissant contre ses maux, cherchoit à couvrir son état de défaillance. Il assistoit au Sénat, mais rarement il voyoit la fin des Conseils. Un plaisir lui restoit, c'étoit la chasse. Il montoit à cheval: mais bien-tôt obligé de descendre, il se jettoit dans une voiture, où il disoit qu'on étoit moins homme; & il se représentoit avec amertume l'opinion des Peuples, que l'ame s'affoiblit avec les organes.

Le Corps de la République ne tarda pas à se ressentir de la langueur du Chef. Rien ne s'expédioit dans la Chancellerie. La confusion s'introduisoit dans les affaires. Les monnoies déjà altérées par le voisinage de l'Electeur de Brandebourg s'altéroient encore davantage, &

ruinoient le peu de commerce qui vivifioit la Pologne. On ordonnoit des contributions qui ne se réalisoient pas. Le Grand-Trésorier crioit que le Trésor étoit épuisé, l'Armée n'étoit pas payée. A peine voyoit-on dix mille hommes sous les drapeaux, & c'étoient autant de mécontens qui opprimoient le Paysan. Jablonowski, avec si peu de forces, ne pouvoit rien entreprendre. Un Envoyé Tartare vint renouveller à Jean, de la part du Sultan Achmet, des propositions de paix dont il auroit dû se contenter; la restitution de tout ce que la Pologne regrettoit, mais toujours sous condition de se détacher de la Ligue. Jean y étoit invinciblement lié par son projet sur la Moldavie & la Valaquie, & il attendoit le retour de sa santé; si bien qu'on ne se résolvoit ni à continuer la guerre, ni à faire la paix. Chacun ne s'occupoit que de soi; & quiconque avoit du pouvoir, ne l'employoit qu'à se soutenir sur les ruines publiques. An. 1692.

Fin du huitieme Livre.

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.



LIVRE IX.

An. 1693. POUR remede à tant de maux, on indiquoit des Dietes; mais ces Dietes rompues augmentoient le désordre. On crut pourtant que celle de 1693 auroit du succès, lorsqu'un Evêque rejetta les esprits dans le trouble dont on paroissoit sortir.

C'est un usage en Pologne, dans les quartiers d'hyver, d'épargner les terres de l'Eglise & celles de la Noblesse. Le Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, ne sachant plus comment faire subsister son Armée, crut que tous les usages & privileges devoient céder à la suprême Loi du Bien public. Il assigna donc des logemens aux Troupes sur ces terres privilegiées, & il exigea des contributions proportionnelles. La Noblesse ne se plaignit pas; mais l'Evêque de Vilna, Constantin Brzotowski, plus attaché aux Bulles de Rome qu'au salut de la Ré-

publique, cria qu'on violoit les immunités de l'Eglise, & que Sapieha étoit un Athée. Il accusa de foiblesse & de prévarication quelques-uns de ses confreres qui s'étoient prêtés au tems. Il ne vouloit pas même souffrir le passage du Soldat sur les Terres Episcopales. La Pologne, plus grande que la France, ne compte que dix-sept Evêques. Tous ont à leurs ordres des Coadjuteurs & deux ou trois Evêques *in partibus*, qui soignent les Dioceses, tandis que les Evêques en titre s'occupent des affaires d'Etat en qualité de Sénateurs. Leurs Terres, comme leurs Dioceses, sont immenses, & des immunités si vastes ne sauroient manquer de surcharger le reste de la Nation. An. 1693.

Si l'Evêque de Vilna se fût contenté de se plaindre, on l'eût peut être écouté dans la premiere Diete, & on eût cherché quelque tempérament : mais il s'arma des foudres spirituelles, qui alors effrayoient la Pologne encore plus qu'aujourd'hui; & après trois monitions canoniques il les lança sur le coupable : les termes les plus forts furent employés dans la fulmination de l'anathême en cette forme . . . *Comme Casimir Sapieha, Grand-Général de Lithuanie, renonçant aux obligations de son Baptême, pour obéir à l'instigation du Diable, a violé les Immunités Ecclésiastiques, c'est au glaive de l'excommunication à retrancher*

An. 1693. *ce membre pourri, crainte qu'il ne porte la corruption dans le Corps des fideles: c'est pourquoi, par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & de délier dans le Ciel & sur la Terre, au nom de la Sainte Trinité, de Saint Pierre & de tous les Saints, nous le privons de l'entrée de l'Eglise, des Sacremens & de la société des Chrétiens, & nous le livrons avec ses adhérens à la puissance de Satan & au feu éternel* (a).

Celui qu'on livroit au Diable étoit le Chef de la Noblesse Lithuanienne, Palatin, Sénateur, & Grand-Général. Les Nobles se crurent frappés dans un Noble, les Palatins dans un Palatin, les Sénateurs dans un Sénateur, & les Généraux dans un Général. Les adhérens de Sapieha étoient les Officiers de l'Armée & tous ceux qu'il employoit à l'exécution de ses ordres. Le frémissement fut universel, & l'Evêque alloit devenir l'anathême de la République. Mais le Roi, qui vouloit affoiblir la grande puissance qu'il avoit donnée aux Sapieha, prit le parti de l'Evêque. Un Roi ne se déclare jamais, dans quelque cause que ce soit, sans entraîner tous ceux qui craignent le ressentiment du Trône, ou qui aiment la faveur. L'Evêque, qui dans les premiers momens se voyoit abandonné de tout le monde, trouva donc des appuis, & surtout dans l'Ordre Episcopal.

(a) Zaluski, tome 2. page 1359.

Alors parurent des Ecrits pour & contre, levains assurés d'une fermentation toujours plus grande. Les Apologistes de l'excommunication appelloient à leurs secours trois Conciles & les décisions de plusieurs Papes en faveur des immunités. Ils n'oublioient pas la fameuse Bulle de Paul V. *in Cœnâ Domini*, qui anathématise quiconque osera toucher aux Biens Ecclésiastiques, sans le consentement de Rome, & qui brave tous les droits des Souverains. Ils citoient encore les Ordonnances de plusieurs Rois de Pologne qui avoient protégé les immunités: Jagellon, Louis, Casimir III. Boleslas, Wenceslas, dont on ne manquoit pas de canoniser les vertus; & comme le feu de la dispute s'élance toujours au-delà du but, l'Evêque de Vilna & ses adhérens ne craignoient pas d'avancer que l'Eglise de Pologne tenoit tous ses biens de la libéralité des Souverains Pontifes. An. 1693.

Les défenseurs de Sapieha répondoient que les Souverains Pontifes n'avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas; que l'Eglise en général tenoit ses biens des Peuples ou des Princes; que celle de Pologne en particulier les avoit reçus de ses Rois & de la République; que des richesses données & protégées par l'Etat, devoient en soutenir les charges; que les Papes & les Conciles, n'ayant de mission que pour les biens du Ciel, n'avoient aucune autorité sur ceux de la

An. 1693. Terre; que si la République, de concert avec ses Rois, avoit en certain tems exempté la portion de l'Eglise des Charges communes, elle avoit toujours en elle-même, par son pouvoir législatif, le droit de se réformer selon les conjonctures; & qu'enfin Sapieha, en traitant les Terres Ecclésiastiques comme celles des Nobles, avoit été autorisée par la République (*a*): d'où l'on concluoit que l'excommunication étoit injuste & nulle.

C'est ainsi qu'en pensoit tout le Clergé régulier du Diocese même de Vilna, qui refusa de publier l'excommunication & de fermer ses Eglises à Sapieha.

C'étoit aussi le sentiment du Cardinal Primat. Il écrivit à Sapieha de ne point s'allarmer de ce coup de tonnerre qui ne frappoit que les oreilles sans effleurer l'ame, lorsqu'il grondoit sur des têtes innocentes; & que bientôt il n'en resteroit pas le moindre vestige. Il écrivit en même tems à l'Evêque de Vilna, en l'avertissant „ qu'un zele outré pour „ les intérêts de l'Eglise l'avoit abusé; „ qu'un Pontife sage ne sauroit montrer „ trop longtems la foudre avant que de „ la lancer; qu'il avoit excédé son pou- „ voir, en ne prenant conseil que de „ lui-même; qu'il auroit dû demander „ le consentement du Corps Episcopal,

(*a*) Id. ibid. pages 1425 & suiv.

„ & encore plus celui de la République, An. 1693.
„ attendu que la personne d'un Général
„ ne peut être flétrie sans blesser la
„ République, dont il représente la
„ puissance; & enfin que le seul moyen
„ de corriger son erreur, étoit de recon-
„ noître la nullité de sa censure.

L'Evêque étoit encore trop bouillant pour écouter la modération, animé sur-tout par la Cour; & chaque nouveau pas qu'il faisoit, étoit marqué par la rigueur. Il excommunia tous les Religieux, les Chanoines & les Curés qui ne vouloient pas dire anathême au Grand-Général, & il mit toutes leurs Eglises en interdit; c'est-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, sous peine de damnation éternelle, de dire la Messe, de faire le Service, & d'administrer aucun Sacrement.

Cependant Sapieha n'avoit jamais eu tant d'envie de fréquenter les Temples & les Sacremens, que depuis qu'il étoit excommunié, & chacun usoit de ses armes: l'Evêque, du glaive spirituel: le Général, d'exécutions militaires; plus l'Evêque frappoit sur les consciences, plus le Général chargeoit les terres de l'Eglise; & sur-tout celles de l'Evêque, sans égard aux proportions. Ce fut à ce moment qu'il abusa véritablement de son pouvoir; car quiconque n'étoit pas de son parti, étoit sûr de trouver des soldats

An. 1693. chez lui, & des exacteurs sans miséricorde.

Le Primat, pour attaquer le mal dans son principe, cita l'Evêque à son Tribunal. L'Evêque ne comparut point. Le Primat, après avoir déclaré nulle l'excommunication fulminée, prononça l'interdit sur l'excomminicateur. Ce fut du souffre jetté sur du feu.

Le Nonce Apostolique, *Santa-Croce*, attribuoit à Rome seule le droit de juger les Evêques. L'Autorité des Nonces établie depuis longtems en Pologne, s'y soutenoit alors dans toute sa vigueur. Ces Ministres du Pape n'avoient rien oublié pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude; & outre le droit qu'ils s'attribuoient de juger toutes les Causes Ecclésiastiques, ils avoient usurpé dans des tems de trouble beaucoup d'autres prérogatives qu'ils ont perdues vers l'an 1728. Le siecle dernier n'étoit pas encore le tems de perdre; *Santa Croce* vouloit gagner; il cassa net la Sentence.

Le Primat, en qualité de Primat & de Légat né du Saint Siege, se prétendit griévement blessé dans sa Jurisdiction. Il écrivit au Pape pour l'engager à rappeller son Nonce, & le punir.

Sapieha, au milieu de ces conflicts, levoit une tête plus altiere. Les trois autres Généraux de la République, Jablonowski, Potocki, Sluska, demanderent aussi à Rome la satisfaction que leur col-

legue attendoit; demande qui fut appuyée par les uns, conteſtée par les autres dans le Sénat & dans l'Ordre Equeſtre. Il y avoit des Sénateurs qui, ſans avoir recours à aucune Puiſſance Eccléſiaſtique, vouloient qu'on imitât les Vénitiens, lorsque Paul V. en 1606, excommunia le Doge, les Sénateurs, & mit tout en interdit. Le Sénat défendit la publication de la cenſure dans toute l'étendue de ſes Terres, en diſant que Dieu lui inſpiroit de faire pendre quiconque deſobéiroit. Le Sénat de Pologne n'étoit plus à tems d'empêcher la publication de la cenſure, mais il pouvoit punir quiconque agiroit en conſéquence. Cet avis ne paſſa pas, & le trouble n'en fut que plus grand. C'eſt ainſi qu'on ſe battoit ſur une excommunication, tandis que les Tartares venoient ravager les frontieres (a). An. 1693.

Le Roi, dans ſes jours de force, auroit prévenu ou étouffé cet incendie. Livré maintenant à des conſeils qui lioient ſa conſcience en favoriſant ſon envie d'abbaiſſer les Saphieha, il nourriſſoit le feu. Il marda Sapieha pour rendre compte de ſa conduite. Sapieha répondit qu'il attendoit le jugement du Pape, & que ſi Rome n'étoit pas équitable, il en appelleroit à la République.

L Pape, fort embarraſſé entre le Roi

(a) Zaluski, tome 2. pages 1229 & 1451.

An. 1693. & la République, le Primat & ſon Nonce, L'Evêque excommunicateur & le Général excommunié, voulut tout ménager. Il ne rappella pas ſon Nonce: il ne condamna ni le Primat, ni l'Evêque, il ne donna point d'abſolution; mais il ſuſpendit l'effet de l'excommunication pour une année, à cauſe du tems de guerre & de l'importance du Grand-Général de Lithuanie dans la circonſtance préſente. C'étoit traiter la querelle en Prince, & non en Pape. Ce Parti, quelque ſage qu'il parût, mécontenta pourtant tous les diſſidens, Sapieha ſur-tout, qui, au-lieu d'une ſuſpenſion de peine, ſe flattoit d'une réparation prompte.

Les choſes étoient dans ce cahos, lorſque le Roi malade à Zolkiew envoya des Univerſaux dont nous rapportons le précis; parce qu'on en prit occaſion de briſer le reſſort qui pouvoit rétablir l'ordre, & encore pour faire ſentir la différence du ſtyle dans un Roi ſoumis aux Loix, & dans un Roi qui fait les Loix.

„ Jean III. à la Diete que nous avons „ convoquée à Varſovie pour le 22 Dé„ cembre de la préſente année. Salut:

„ La Providence qui nous a mis ſur le „ Trône d'une Nation libre, & qui diſ„ poſe de la bonne ou de la mauvaiſe „ ſanté, nous a viſité par la maladie au „ moment que nous allions nous mettre „ en chemin pour aſſiſter à la Diete.

„ Nous recevons cette visite avec toute An. 1693.
„ la soumission qui est dûe au Créateur,
„ espérant néanmoins qu'il voudra bien
„ nous tirer des paroxismes que nous
„ souffrons, & nous rendre à la Patrie.
„ Nous voulions même partir malgré
„ notre foiblesse, si les Médecins, les
„ Sénateurs ici présens, & le danger de
„ notre vie, ne nous en eussent absolu-
„ ment empêché. Nous annonçons donc
„ à vos Dilections, par ce document au-
„ thentique, notre situation & l'impossi-
„ bilité d'aller à vous pour l'ouverture
„ de la Diete: & nous vous demandons,
„ tant pour l'amour de la Patrie que de
„ notre propre Personne, un délai qui
„ nous permette de travailler à notre
„ rétablissement sous notre promesse Ro-
„ yale de comparoître à la Diete aussi-
„ tôt que nos forces nous le permettront,
„ ne desirant les recouvrer que pour votre
„ bonheur. Voulant donc vous notifier no-
„ tre volonté, nous donnons charge au
„ Cardinal, Archevêque de Gnesne,
„ Primat du Royaume & du Grand-Du-
„ ché de Lithuanie, de publier & pro-
„ mulguer nos présens Universaux. Don-
„ né à Zolkiew le 14 Décembre 1693,
„ de notre regne le vingtieme ".

On voit, par le sens de ces Univer-saux, qu'ils avoient été précédés de ceux qui fixoient l'ouverture de la Diete à Varsovie, où les deux Ordres attendoient l'arrivée du Chef. On voit encore que ces

An. 1693. derniers Univerſaux occaſionnés par la maladie, étoient adreſſés au Primat pour les notifier à la République : voie inuſitée, qui pourtant dans un tems de calme auroit pu paroître ſans conſéquence.

Il faut toujours ſe rappeller qu'un ſeul Nonce ſuffit pour arrêter l'activité d'une Diete. Tous ceux de Lithuanie, dévoués à Sapieha, ne reſpiroient que le trouble. Le Primat, prévoyant l'orage, s'excuſa de ſe trouver à l'aſſemblée, ſous prétexte d'indiſpoſition; & pour ſuppléer à ſa préſence, il écrivit une Lettre circulaire aux Sénateurs & aux Nonces pour leur annoncer les Univerſaux qui retardoient la Diete. Il leur donnoit un titre qu'il leur avoit refuſé juſqu'alors, & ſur-tout aux Nonces, celui de *Freres*. La Lettre n'en fut pas mieux reçue. Les Nonces dirent que la publication des Univerſaux ne pouvoit pas regarder le Primat, qui n'a d'autorité que dans l'interregne; & que ce ſeroit reconnoître un quatrieme Ordre dans la République. „ D'ailleurs, „ ajoutoient-ils, le Roi ayant une fois „ fixé l'ouverture de la Diete, il n'eſt „ plus le maître du tems; &, pour „ changer le jour, le concours des Or- „ dres eſt néceſſaire ".

Les Serviteurs de la Cour eurent beau repréſenter que le Roi étant infirme à Zolkiew & deſtitué de ſa Chancellerie, avoit bien pu faire quelque faute dans la forme des Univerſaux; que s'il en avoit commis

commis la promulgation au Primat, c'é- An. 1693.
toit son autorité qu'il lui remettoit; qu'il ne convenoit pas, pour une erreur de forme dans un cas extraordinaire, de molester un bon Roi, & de mettre en danger la République, dont le salut dépendoit de la santé du Chef & du succès de la Diete; & qu'enfin la demande du Roi étoit non seulement juste, mais pratiquée sous le regne d'Uladislas VII. qui retarda une Diete dont la fin fut heureuse.

Les Nonces de Lithuanie, sourds à ces représentations, s'obstinerent à ne point entendre la lecture des Universaux. Le Primat s'étoit débarrassé de la promulgation sur le Chancelier. Celui-ci se rendit à l'Eglise de Saint Jean, où les Ordres le suivirent. Il n'y eut ni Messe du Saint-Eprit, ni aucune des Cérémonies usitées à l'ouverture des Dietes. Les Nonces Polonois se rangerent d'un côté, ceux de Lithuanie de l'autre. Tout ce que put faire le Chancelier, ce fut d'obtenir un moment de silence pour notifier la maladie du Roi légalement prouvée; mais lorsqu'il voulut entreprendre la lecture des Universaux, cent voix confuses étoufferent la sienne. Il se retira en disant qu'on les trouveroit affichés au Château de Varsovie. *Nous y afficherons aussi nos protestations*, répondirent les Lithuaniens. Il n'y eut point de

An. 1693. Diete, & jamais elle ne fut si nécessaire (*a*).

Jean ne pouvoit se dissimuler que l'Evêque de Vilna avoit jetté la pomme de discorde, & il se repentoit d'avoir approuvé sa rigueur. Il lui écrivit plus en ami qu'en maître, que la paix est toujours le plus grand des biens; que l'honneur de l'Episcopat s'applique à concilier, non à diviser; & qu'il devoit se résoudre à retirer le glaive de division en marquant publiquement au Général de Lithuanie le regret de s'en être servi. Le Prélat avec des mœurs irréprochables, le cœur droit, un esprit borné & des Bulles d'excommunication dont il se faisoit un rempart sacré, se persuada de plus en plus qu'il étoit l'organe du Ciel; & qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'au Roi. Esprit contentieux, il étourdissoit le Public de sa conscience & de ses clameurs, prêt, disoit-il, à mourir martyr des immunités. Comment ramener un homme qui se croyoit un autre Saint Thomas, Evêque de Cantorbéri. Les gens de bien même blâmoient son obstination; mais ses adhérens la canonisoient au milieu du trouble; & les plaies de l'Etat se multiplioient.

An. 1694. Le Roi, dans le délabrement des affaires publiques, travailloit avec plus de succès à celles de sa Maison. L'Electeur

(*a*) Zaluski, tome 2. pages 1304 & 1305.

de Baviere venoit de perdre ſon épouſe, An. 1694.
& gouvernoit les Pays-Bas pour l'Eſpagne. L'enfant qui lui reſtoit de ſon mariage, étoit regardé comme l'héritier préſomptif de Charles II. Sa malheureuſe mere, fille de l'Empereur Léopold, lui avoit donné la vie aux dépens de la ſienne. L'Electeur veuf étoit un grand parti par lui-même, plus grand encore par les eſpérances qu'il pouvoit fonder ſur ſon fils. Ces eſpérances ſe trouvent développées dans un projet que Jean envoya à l'Electeur au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne. On y voit la naiſſance d'une des plus grandes affaires qui aient armé & déchiré l'Europe. Voici donc ce que Jean écrivoit:

1. „ Comme le Roi d'Eſpagne, Charles „ II. n'a point de poſtérité, l'Electeur „ doit penſer à cette ſucceſſion pout „ ſon fils.

2. „ Il a deux rivaux à combattre, „ l'Empereur & le Roi de France; & „ n'ayant point de forces à leur oppoſer, „ il doit s'aider de l'un des deux contre „ l'autre.

3. „ L'Empereur qui prétend abſorber „ toute la ſucceſſion, ne l'aidera certai„ nement pas; & quand même il le vou„ droit, il ne le pourroit ni par terre, „ ni par mer. Par terre, la France lui „ fermeroit le paſſage: par Mer, il n'a „ ni ports, ni vaiſſeaux.

4. „ L'Electeur doit donc s'attacher à

An. 1694. „ la France, avec laquelle il fera un Traité de partage afin de recevoir en cédant.

5. „ Ni les Anglois, ni les Hollandois, ni toute la Ligue d'Ausbourg ne doivent détourner l'Electeur de ce parti; car quoique la France soit environnée d'ennemis, elle n'est pas encore vaincue; & qui sait si la Ligue d'Ausbourg subsistera longtems?

6. „ La France, attaquée de toute part, offre le vrai moment de traiter avec elle; car elle se rendroit plus difficile, si la paix venoit à se faire. Une autre raison doit hâter le Traité de partage. La vie de l'enfant est incertaine, & si la mort l'enlevoit, l'Electeur n'auroit plus rien à demander; au-lieu qu'à présent on peut stipuler que ce qui sera cédé à l'Electeur par le Traité de partage, le sera irrévocablement, quand même l'enfant ne vivroit plus (*a*)".

On apperçoit que ce plan étoit tracé sur deux événemens qui devoient faire verser beaucoup de sang: la mort de Charles II. sans postérité, & celle de l'Enfant Electoral; événemens très-possibles, parce que les maux arrivent plutôt aux hommes que les biens; mais ce qu'on n'apperçoit pas encore, c'est l'intérêt que Jean pouvoit prendre à la

(*a*) Zaluski, ibid. pag. 1367.

fortune de l'Electeur. Cet intérêt étoit An. 1694.
des plus vifs. Il projettoit de marier à l'Electeur sa fille unique Thérese Cunegonde Sobieska.

La Reine, toujours Françoise dans le cœur, avoit au moins autant de part que lui à cette négociation. Elle y voyoit un moyen d'attacher l'Electeur à la France, attachement qu'il eût peut-être fui, s'il avoit prévu l'avenir. Quoi qu'il en soit, le mariage fut conclu; & lorsque la Princesse Electrice prit congé de la Pologne pour aller joindre son Epoux dans les Pays-Bas, elle reçut un adieu de son Pere, en forme d'épithalame, & en vers assez mauvais. C'étoit la faute du siecle, plutôt que celle du Roi-Poëte. Le tems de la bonne poësie n'est pas même encore arrivé pour les Polonois. Ce mariage fut la derniere joie que le Roi goûta.

Un incident l'avoit presque rompu. L'Envoyé de l'Electeur à Varsovie exigeoit une dot de cinq cens mille impériales. Cette somme qu'un Négociant de Londres, ou un Financier de Paris auroit pu donner à sa fille, le Roi de Pologne la trouvoit excessive. La Reine trancha le nœud, en s'engageant à son insu pour une partie de la Dot. Mais lorsque le tems de payer fut venu, elle se trouva embarrassée; car le Roi, qui lui ouvroit son cœur & son cabinet, lui fermoit son trésor. Elle chargea dix

An. 1694. Vaisseaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la disette se faisoit sentir. Ainsi ce fut le commerce qui acquitta la Reine (*a*).

Il est important de connoître celui qui lui suggéra cet expédient. C'étoit l'Ambassadeur extraordinaire de France, nouvellement arrivé, *Melchior de Polignac*, Abbé de Bonport, qui s'est illustré depuis dans d'autres Ambassades, aussi-bien que dans l'Eglise, dans le Sacré College & dans les Lettres. Il fut bientôt pour la Pologne un objet d'admiration & de frayeur. Orné des graces du corps & de l'esprit, aimable courtisan, génie lumineux, beau parleur, politique délié plus que profond, il n'étoit venu que pour l'ambassade, & on l'eût pris pour le premier Ministre de Pologne. Avant son arrivée les Allemands primoient à la Cour; les François prirent le dessus. Il étoit de tous les Conseils secrets; & pendant que le Roi étoit obligé de penser à sa santé, il s'enfermoit souvent avec la Reine. Les Femmes & les Courtisans oisifs en plaisantoient, sans penser que la Reine avoit renoncé aux foiblesses des femmes pour les passions des hommes. C'est ce que publioit Sapieha, toujours irrité contre la Cour, qui ne faisoit pas cesser le scandale de Vilna.

Son Manifeste portoit „ que ce n'étoit

(*a*) Zaluski, tom. 2. pag. 1407.

„ plus dans le Sénat ni dans les Dietes An. 1694.
„ que se traitoient les affaires publiques,
„ mais dans le Cabinet du Roi, ou plu-
„ tôt dans celui de la Reine ; que ce
„ Cabinet étoit devenu le tombeau des
„ Loix & de la Liberté ; que c'étoit-là
„ où l'on travailloit à l'oppression des
„ plus Grands de l'Etat, qui devoient
„ apprendre par son propre exemple ce
„ qu'ils avoient à craindre pour eux-mê-
„ mes ; que l'Ambassadeur de France a-
„ voit apporté la ruse de Mazarin, & la
„ dureté de Richelieu ; qu'il faisoit goû-
„ ter la hauteur de son Maître & le des-
„ potisme de sa Patrie ; qu'il étoit tems
„ pour les vrais Polonois de veiller au
„ salut de la République (*a*).

Dans un tems de trouble tout est propre à semer des allarmes. Le Roi convoquoit le Sénat, dont les sentimens se heurtoient avec violence ; & on y vit se renouveller ce qui arriva plus d'une fois dans les Conseils de Rome & d'Athenes (*b*). Le Grand-Veneur, Potoçki, frappa un Sénateur à côté du Roi ; c'etoit violer la Majesté & le Sénat. Il n'y eut pas moyen d'en tirer vengeance.

Des Diétines s'assemblerent, mais el-

(*a*) Zaluski, tome 2, page 1364.

(*b*) Lorsque Thémistocle dit à Euribyade : *Frappe, mais écoute*, celui-ci avoit la canne levée sur lui. Ces mœurs qui nous paroissent grossieres, épargnoient le sang humain. On n'employoit l'épée que contre l'ennemi.

An. 1694. les ſe tenoient le ſabre à la main. L'Evêque de Samogitie, l'un de ceux qui épouſoit la cauſe de l'Evêque de Vilna, fut pris à la gorge, & il y eut du ſang répandu entre ceux qui l'attaquerent & ceux qui le défendirent.

Ces Diétines ſanglantes n'annonçoient pas une Diete où la raiſon préſideroit; ce fut le vertige. On chercha d'abord un moyen de concilier l'Evêque de Vilna avec Sapieha. On avoit réuſſi à fléchir le Nonce Apoſtolique qui avoit marqué ſon regret d'avoir attenté à la Juriſdiction du Primat, pour favoriſer la rigueur de l'Evêque. L'Evêque fut inflexible. On eût dit qu'il ſe plaiſoit à ſecouer le flambeau de la diſcorde ſur les Comices. Cette premiere ſeſſion s'écoula en clameurs. La nuit qui la ſuivit, le fils du Caſtellan de Lencici (*a*) s'étant échauffé à table ſur les affaires publiques avec un Officier de la Cour, le chercha juſques dans l'appartement de la Reine, où il le trouva. Les injures, les menaces, un ſoufflet, tout cela fut auſſi prompt qu'un éclair. L'Officier outragé met l'épée à la main, & il en voit trois tirées contre lui; car le fils du Caſtellan s'étoit fait accompagner de deux domeſtiques du Primat. Un Officier de garde ſe jette à travers les épées, & il en eſt percé. La Reine entend ce bruit,

(*a*) Ville de Pologne au Palatinat du même nom, ſur la riviere de Bςura.

ouvre ſa porte, voit le ſang couler, & la Garde qui ſe précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le Caſtellan ſon pere, qu'on auroit dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à ſon fils. Cet attentat qui violoit l'appartement de la Reine fut regardé comme un crime de Leze-Majeſté, & il reſta impuni. Dans la confuſion où les choſes flottoient, l'autorité étoit ſans force (*a*). An. 1694.

Les ſéances recommencerent dans la Diete, mais ce ne fut que pour exhaler le fiel qui étoit dans les cœurs. Les Polonois & les Lithuaniens ne paroiſſoient plus avoir les mêmes Loix & le même Roi. La fureur paſſa des Maîtres aux Valets. La République ſouffre un abus: c'eſt peut-être politique pour répandre l'eſprit guerrier dans toutes les conditions. Pendant les Dietes, les Valets des Seigneurs, en grand nombre, nobles pour la plupart, s'attroupent, forment deux Armées, l'une Polonoiſe, l'autre Lithuanienne, ſous deux Maréchaux, que les exploits tels qu'ils peuvent être, ont diſtingués, ſortent dans la campagne au bruit des timbales & des trompettes, s'attaquent à coups de pierres & de bâtons ſeulement, ſe pourſuivent dans la déroute, s'aſſiégent dans les maiſons voiſines, & rentrent enſui-

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1515.

An. 1694. te dans la Ville comme des troupes réglées. Cette guerre sans fer & sans feu, sanglante pourtant, le fut encore plus dans cette conjoncture.

Deux Officiers Lithuaniens, avec cent cinquante Cavaliers qui n'étoient point attendus sur le champ de bataille, tomberent sur la Livrée Polonoise avec le sabre & le pistolet. Il y eut des blessés & des morts. La partie n'étoit plus égale. La Livrée Polonoise se retira, & on employa la nuit à prévenir une plus grande effusion de sang. On crut y avoir réussi, mais le lendemain les cadavres sanglans furent apportés devant le Château où la Diete délibéroit : spectacle qui réveilla toute la rage de la Livrée Polonoise. Ce fut une grande imprudence aux deux Officiers Lithuaniens qui avoient commandé le carnage de la veille, de se présenter à la porte du Château. On se jette sur eux, une nombreuse Garde les sauve à peine; mais leurs domestiques se voyent au moment d'être mis en pieces; ils se précipitent dans le Château. On les poursuit jusqu'à la chambre des Nonces. Les Nonces Lithuaniens sont insultés eux-mêmes; & ils quittent leurs sieges en s'écriant, que puisqu'il n'y a plus de sûreté pour eux dans le sanctuaire de la République, ils se retirent en protestant : protestation qui rompoit la Diete.

Tout le tems que dura cette frénésie,

malheur au Lithuanien qui se montroit An. 1694.
dans les rues. Il eût mieux valu être Turc ou Tartare. Le Prince Alexandre fut soupçonné d'avoir suscité cette émeute, en répandant de l'argent. Quoi qu'il en soit, il fallut des troupes & toute l'autorité du Roi pour l'appaiser (*a*).

Au milieu de tant d'agitations intestines, il n'étoit pas possible aux Polonois de porter la guerre au dehors. Il resterent chez eux, oubliant les vues de leur Roi & les engagemens de la Ligue. Les Impériaux assiégeoient Belgrade, & en levoient le siege. Les Turcs ne les poursuivirent pas, mais les Tartares eurent ordre d'aller ravager la Hongrie pour leur ôter les subsistances. Le proverbe qu'*il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, se vérifia encore en cette occasion. Le Général Allemand, *Hofkirchen*, enveloppa ceux qui vouloient l'affamer, sans leur laisser la moindre issue. C'est-là que l'on vit pour la premiere fois des Tartares quitter leurs chevaux pour combattre à pied & se faire jour l'épée à la main. Ils devoient cette résolution qui leur coûta cher, à Sélim-Gerai qu'ils avoient à leur tête. Les Tartares, en ce moment, valoient mieux que les Polonois.

La République sembloit courir à sa An. 1695.
perte. Les Conseils ne parvenoient plus

(*a*) Zaluski, tome 2. page 1523.

An. 1695. à maturité. Les Lithuaniens vouloient une chose, les Polonois une autre, & ces deux partis principaux se sous-divisoient encore en différentes branches qui se repoussoient & revenoient les uns sur les autres. Le Sénat ne regardoit plus l'Ordre Equestre que comme une troupe de factieux. L'Ordre Equestre n'écoutoit le Sénat que comme une assemblée de déclamateurs. Le Roi n'étoit plus respecté. On craignoit si peu de lui déplaire, que sa niece fut répudiée pour un autre lien; & le répudiateur, le Grand-Maréchal, refusoit de rendre la dot. Rien ne paroissoit uni que les quatre Généraux; mais ces deux Armées s'affoiblissoient toujours de plus en plus; parce que ce n'est que dans la paix intérieure que l'Etat nourrit ses forces.

Si au milieu de ces convulsions civiles les Turcs se fussent présentés, la Pologne rentroit sous le joug dont Jean l'avoit délivré. On admira Jablonowski, qui courut de l'agitation de la Capitale aux frontieres, pour réprimer les Tartares; & s'il ne put les empêcher de mettre le feu aux fauxbourgs de Léopol, il sauva du moins la Ville. Jean étoit au désespoir de ne pouvoir plus porter la terreur chez l'ennemi, au-lieu de la recevoir. Il auroit trouvé dans le Sultan Mustapha II. un ennemi digne de lui. Achmet étoit mort le 27 Janvier aussi peu regretté que son frere Soliman.

Mustapha leur neveu, fils de Mahomet An. 1695.
IV. étoit propre à dédommager l'Empire de l'incapacité de ses deux oncles. Né avec un jugement solide, du goût pour l'application, modéré dans les plaisirs, ni avare, ni prodigue, bon homme de cheval, adroit à manier les armes, aimant la gloire & plein d'audace, il avoit déclaré, en montant sur le Trône, qu'il ne vouloit pas porter en vain le nom d'Empereur, & qu'il commanderoit toujours ses Armées en personne. Il étoit entré de bonne heure en campagne; &, pour savoir ce que l'Armée pensoit de lui & de ses Généraux, il se déguisoit souvent en Soldat: moyen bien simple pour connoître la vérité: mais la plupart des Souverains aiment mieux entendre des adulations à visage découvert. Mustapha entendit quelques plaintes contre son gouvernement, & il tâcha de se corriger: mais il apprit que son Visir avoit refusé l'argent nécessaire pour mettre l'Artillerie en bon état, tandis que dans les comptes rien ne paroissoit épargné. Il le fit étrangler, & son corps exposé trois jours à la vue du Camp, fit trembler tous ceux qui n'avoient pas autant de titres que le Visir pour être brigands. Les Turcs sont féroces, mais justes. Après cette leçon, qui en valoit mille, il avoit passé le Danube, pris & rasé deux Places, *Lippa* & *Titul*; marché au Général *Vétérani*, qui lui fit sentir que la résolution

An. 1695. du Chef ne suffit pas pour vaincre, lorsque le Soldat est tombé dans le découragement. Les Janissaires enfoncés tournoient le dos, & à leur tête plusieurs Bachas. Le premier qui s'offrit aux regards du Sultan, se nommoit *Schahyn* ou *Faucon* : *Va*, lui dit-il, *tu n'es qu'une grue qui traînes après toi d'autres grues. Regarde-moi faire.* Il avoit le cimeterre à la main; les fuyards retournent avec lui; Vétérani est blessé, les Impériaux sont battus, & se retirent (*a*). Sous un grand Prince tout marche de front. Mustapha à peine couronné avoit pensé à tout. La Marine Turque étoit tombée dans un délabrement total. Les Vénitiens, poursuivant leurs succès, avoient pris l'Isle de Chio, d'où ils dominoient la Mer. Leur flotte crut voir un prestige en appercevant celle des Turcs, dont elle n'osa soutenir le choc. L'Isle rentra sous la domination Othomane; & le Sultan vainqueur par mer & par terre, alla triompher dans sa Capitale (*b*).

On s'étonne de l'immutabilité de la Puissance Othomane. Depuis la journée de Vienne, pressée de tout côté, qu'a-t-elle perdu ? Quelques Villes qu'elle avoit conquises en Hongrie. Pour abbattre ce colosse, il faudroit qu'une seule Puissance Chrétienne fût en égalité de forces. Il est peut-être plus sage de le

(*a*) Cantémir, tome 2. page 237.
(*b*) Cantémir, tome 2. page 239.

laisser subsister, puisque Dieu le souffre. An. 1695.
C'est épargner le sang des Chrétiens aussi bien que celui des Infideles. Quand on leur parle du danger où ils se trouveroient, si tous les Princes Chrétiens se réunissoient contr'eux, ils disent que leur Empereur ressemble au Lion qui ne craint pas les petits chiens ; & ils citent les Croisades.

Les nouvelles des succès de Mustapha arrivoient à Varsovie, où l'on en prévoyoit de plus funestes. Le Sultan en effet se promettoit bien de châtier la Pologne de maniere à ne la plus craindre, sur-tout n'étant plus défendue par son Héros qui s'affoiblissoit.

La République ne pouvoit pas subsister longtems dans l'état violent où elle se trouvoit. Le Roi qui en étoit plus accablé que de son mal, ne cessoit d'exhorter les Grands à la paix. Il les faisoit souvenir de tout ce qu'il avoit fait pour le salut de la Pologne, de ses travaux, de ses victoires, des biens dont il les avoit comblés, du serment qu'ils lui avoient prêté ponr la prospérité publique, & de l'amour de la Patrie, le plus sacré de tous les liens.

Le Sénat débarrassé, par la rupture de la Diete, des clameurs de l'Ordre Equestre, se flatta de délibérer plus tranquillement ; mais les Sénateurs Lithuaniens, en haine de l'Evêque de Vilna, vouloient exclure du Sénat tous les E-

An. 1695. vêques. Cette prétention qui attaquoit ouvertement les Conſtitutions de la République, étoit trop injuſte pour être ſoutenue; ils ſe déſiſterent, & les Evêques prirent ſéance à l'ordinaire.

Le premier point dont on convint, fut d'imiter le Sénat Romain dans les grands dangers. On fit ſavoir à tous les Palatinats de prendre garde à ce que la République ne ſouffrît aucun dommage, *ne quid detrimenti Reſpublica capiat*. Après cet avertiſſement, plus propre à certifier la grandeur du mal qu'à donner le remède, on ouvrit différens avis.

Les uns opinerent à convoquer la Poſpolite (*a*) pour s'oppoſer aux ennemis du dehors, tandis que le Sénat travailleroit à pacifier le dedans.

Les autres voterent pour la Diete à cheval, *Comitia paludata*. Qu'on imagine le Sénat & la Chambre des Nonces ſous les armes au milieu d'une campagne, c'eſt la Diete à cheval. Elle eſt plus tranchante que les Dietes en robe, *Comitia togata*; parce que dans le partage des opinions le ſabre décide (*b*).

Pendant que le Sénat délibéroit, ſans avoir encore rien arrêté, l'Ordre Equeſtre s'occupoit d'un *Rokosz*, mot terrible, ſignal du plus affreux déſordre. Tous les Nobles, en vertu du Rokosz, ſont obli-

(*a*) Les Lettres avocatoires dont on ſe ſert pour aſſembler cet Arriere-ban s'appellent *Litteræ teſtium*.

(*b*) Zaluske, tom. 2. pag. 1528.

bligés de courir aux armes pour venir, disent-ils, au secours de la Patrie; & c'est toujours contre le Roi & le Sénat que se forme cette confédération. Il jurent *in caput & animam*, sur leur vie & leur salut C'est un serment de sang. An. 1695.

La République effrayée de sa situation, resta comme suspendue sans prendre aucun parti. Elle jettoit les yeux sur son Roi. Mais ce n'étoit plus ce Chef plein de force & de conseil qui l'avoit sauvée tant de fois. Si elle ne périt pas dans cette tempête, elle en eut obligation à ses Loix. Un Etat qui en a, peut bien éprouver des secousses; mais c'est la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de se dissoudre.

Le Sénat voulut du moins laisser un acte d'autorité qui pût plaire à la multitude. Le Juif Bethsal se rendoit toujours plus odieux. Cent fois on avoit voulu l'assassiner, mais sa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique. Il entretenoit pour sa Garde trente Nobles Polonois qui conservoient une vie dont ils avoient besoin pour subsister. C'étoit une espece de Premier Ministre plutôt qu'un Fermier. Les Juifs se croyoient revenus au regne d'Assuérus sous la protection de Mardochée, mais les Polonois le regardoient comme leur fléau. Ceux qui achetoient de lui les graces de la Cour, furent les premiers à se plaindre,

An. 1695. & à l'accuser. Il fut condamné à mort sans égard pour le Roi. Tout ce que le Roi put faire, fut de lui sauver la vie qu'il traîna dans la misere pour mourir insolvable. Il s'en fallut peu que le Médecin Jonas ne fût aussi sacrifié à cause de ses liaisons avec Bethsal : mais il parut trop dur d'ôter au Prince un Médecin qui avoit sa confiance.

Le Ciel sembloit prendre plaisir à l'éprouver. Ce n'étoit point assez des chagrins du dedans, il lui en arrivoit du dehors. Bruxelles étoit bombardée ; & sa fille, l'Electrice de Baviere, grosse & éloignée de son mari, étoit dans la place. La Reine de Pologne crioit que c'étoit un bel honneur au Roi de France de bombarder les femmes ; & que s'il avoit tant d'envie de brûler des Villes, Amsterdam pourroit le satisfaire. L'Abbé de Polignac étoit fort embarrassé de la circonstance.

An. 1696. Le tems approchoit où Jean alloit cesser de régner, de vivre & de souffrir. Déjà depuis quatre ans il avoit quitté le commandement des Armées, & récemment la frontiere où sa présence contenoit l'ennemi. Varsovie, à cause du délabrement de sa santé, étoit devenue sa résidence. Le ressentiment de ses anciennes blessures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir & chair, une difficulté de respirer, on ne savoit lequel de ces maux le consumeroit. Perdant

chaque jour quelque portion de ce *feu* An. 1696.
principe qui nous anime, on le voyoit étendu ſur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelloient ni le mouvement, ni l'ame.

Les Turcs & les Tartares ſavoient bien quelque choſe de ſon état, mais ils le regardoient comme un lion que les autres animaux reſpectent, même quand il dort. Ils n'entreprirent rien de conſidérable, lorſqu'ils pouvoient tout oſer. On en fut quitte pour des incurſions des Tartares, que le bras de Jablonowski arrêtoit toujours.

Un fait plus ſingulier, c'eſt que la maladie du Roi contribua auſſi à ſauver la Nation de ſes propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, elle s'occupa bien plus de celui qu'elle auroit pour Chef, que des diviſions qui l'agitoient depuis trois ans. Ceux qui portoient leurs regards hors du Royaume, ſe partageoient entre les Electeurs de Baviere & de Saxe, & le Prince de Conti. Ceux qui les fixoient au-dedans, nommoient Jablonowski, ou Konski. D'autres qui aimoient le ſang de leur Roi, parloient du Prince Jaques ou du Prince Alexandre. La Reine étoit accuſée de vouloir partager la Couronne & ſon lit avec le Grand-Général Jablonowski aux dépens de ſon propre ſang; & au cas qu'elle ne pût y réuſſir, de faire couronner le Prince Alexandre au préjudice de l'ainé.

An. 1696. Dans cette derniere ſuppoſition, elle eût encore ſatisfait ſon cœur & ſon ambition. La jeuneſſe du Prince Alexandre, & le tendre attachement qu'il avoit pour elle, lui promettoient de gouverner long-tems en ſon nom.

C'eſt ainſi qu'on ſe diſputoit les dépouilles d'un Roi encore vivant, en attendant que l'argent, l'intrigue ou la force décidaſſent. Il y avoit certainement bien des malheureux dans la République depuis que la maladie lui avoit arraché les rênes du gouvernement, mais il étoit peut-être lui-même le plus malheureux.

Il éprouvoit la triſte vérité qu'il avoit annoncée à ſa femme, avant que de monter ſur le Trône, qu'il ſe verroit en bute à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auroient le plus à ſe louer de lui. Les ingrats ſe multiplioient ſous ſes bienfaits. Il avoit accumulé le pouvoir, les richeſſes & les dignités ſur les Sapieha; & les Sapieha s'étoient déclarés contre ſes projets en pluſieurs rencontres, ſoupçonnés même d'avoir conſpiré pour lui ravir le ſceptre. Il avoit fait Grand-Chancelier de la Couronne, Wielopolski; & Wielopolski, ſon beau frere, étoit entré dans des liaiſons ſuſpectes avec les Sapieha. Il avoit élevé Radziowski au faîte de la Grandeur, & Radzianski, ſon couſin germain, prenoit en ce moment des meſures pour proclamer le Prince de Conti, en oubliant le ſang de

ſon Roi. La Ligue Chrétienne continu- An 1696.
oit, & il n'en étoit plus le Héros. Après s'être acharné inutilement à la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, il laiſſoit Kaminieck entre les mains des Infideles. On étoit à la veille de ceuillir les derniers fruits de la Ligue. Le Prince Eugene, qui prenoit la place du Prince Louis de Bade, du Duc de Lorraine, &, pour dire encore plus, du Roi Jean, ſe diſpoſoit à terminer glorieuſement cette longue guerre. Le tems n'étoit pas éloigné où le Turc, ſuccombant enfin dans une bataille déciſive à *Zenta*, ſur la Teyſſe, & réduit à demander la paix, alloit céder la Morée aux Vénitiens, la Tranſylvanie à l'Empereur, Aſoph aux Moſcovites, Kaminieck aux Polonois. Mais un voile épais couvroit encore tous ces avantages; & Jean, dans des momens de calme que des douleurs aigues pouvoient lui laiſſer, ne voyoit que le mal : ſon Royaume agité au dedans, attâqué au dehors; une Couronne qu'il avoit méritée & portée avec tant de gloire, prête à devenir la proie des factions ; incertain ſi elle reſteroit dans ſa famille; & cette famille, en ſe diviſant d'intérêts, achevoit de briſer ſon ame

Il abandonna tout à la fortune; & s'il cherchoit encore quelque conſolation, c'étoit, après la Religion, dans les Lettres & la Philoſophie qu'il la trouvoit. Deux hommes qui ne le quittoient pas,

An. 1696. & qui connoiſſoient ſon goût, Polignac & Vota, étoient tout propres à le ſervir. Mais l'Abbé l'emportoit autant ſur le Jéſuite, que l'eſprit du monde l'emporte en aménité ſur l'éducation de l'Ecole & du Cloître. Le Roi parloit ſouvent de la France, où il avoit voyagé. Il louoit l'urbanité, la gaieté & la valeur des Seigneurs François; mais il blâmoit cette molleſſe de mœurs qui ſe plie au mal comme au bien, qui fête le vice pourvu qu'il ne ſoit pas ridicule, cette belle humeur trop belle, qui leur permet de rire tandis que leur Patrie pleure. Il ne leur pardonnoit pas de quitter des noms illuſtrés par leurs Ancêtres, pour prendre des noms de Terre, ſource de confuſions où l'on ne diſtingue plus l'homme nouveau qui achete, & l'ancien Noble qui a vendu. Polignac jugeoit à ſon tour les Seigneurs Polonois; mais avec la réſerve convenable à un Etranger, qui doit ſe concilier la Nation avec laquelle il traite. La Reine, livrée plus que jamais aux affaires, étoit ravie que le Roi eût trouvé deux hommes à ſon gré pour tromper ſes douleurs & ſes ennuis. Le Cardinal d'Arquin, à qui Rome n'avoit donné ni génie, ni ſcience, en lui envoyant la Pourpre, faiſoit ombre dans ces converſations par des naïvetés & des contes militaires de ſon ancienne vie.

Cependant les propos de Varſovie ſur

l'état du Roi étoient fort confus. Les An. 1696
Courtisans à qui on ne croit gueres ni en bien ni en mal, disoient qu'il jouissoit de tout son génie. Ceux qui avoient des raisons pour souhaiter un changement de Maître, assuroient que ce n'étoit plus que le simulacre d'un Roi & d'un homme. Le vrai étoit que ses idées se brouilloient sur la grande machine du gouvernement. Mais il ne lui restoit que trop de connoissance pour sentir ses maux, ceux de sa Maison & de la République.

Pendant tout cet hyver de 1696, l'Europe & l'Asie retentissoient tous les huit jours du bruit de sa mort. Le Soleil du Printems sembla rallumer en lui quelqu'étincelle de vie. Il alloit dans ses beaux jardins de Villanow respirer un air pur, dont il ne devoit plus gueres jouir. Les Médecins lui conseillerent des eaux thermales, hors du Royaume. Un Roi de Pologne ne sauroit sortir de ses Etats, sans le consentement de la République. Le Sénat s'assembla le 2 Juin, & permit à son Maître d'aller chercher sa guérison : mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendoit pas, s'y opposerent. Le Médecin Juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut être. Le malade sentant le ravage du remede, s'écria : *N'y aura-t-il personne pour venger ma mort?* Le Juif frémit à ce cri, non seulement pour lui, mais pour ses freres, sachant bien que par-tout on fai-

An. 1696. ſit avidement tout prétexte de les ſacrifier ; car il faut bien que la prophétie s'accompliſſe.

Le Roi un peu revenu de ſes douleurs, & voyant autour de ſon lit des Evêques qui pourroient abuſer de ſes paroles, condamna lui-même ſon emportement, & rejetta ſa mort ſur la force du mal & l'inſuffiſance de la médecine. Il affecta même de parler des reſſources fréquentes qu'il avoit trouvées chez les Juifs (*a*).

La Reine, inquiete ſur le préſent & l'avenir, crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour le déterminer à un Teſtament. Les tréſors qu'il avoit amaſſés étoient en dépôt dans les Châteaux de Varſovie, de Mariembourg & de Zolkiew. Il importoit à la Reine qu'il en diſposât. Elle deſiroit auſſi qu'il recommandât le Prince Alexandre à la République pour le couronner, ſans quitter ſon envie de régner elle-même avec Jablonowski, ſi la fortune le vouloit.

L'inſtrument qu'elle employa pour le Teſtament fut un Evêque qui lui étoit tout dévoué. Voici peut-être de petits détails, mais tout eſt précieux dans les derniers momens des hommes célebres. Le mot de *Teſtament* embarraſſoit le Prélat, comme ſi un homme ferme ne pouvoit enviſager la mort qui doit le tranſmettre à une meilleure vie. Connoiſſant

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 5.

donc le goût du Prince pour l'érudition, il s'étoit muni de certains passages de l'Ecriture qu'il croyoit fort propres à lui faire espérer sa guérison, à cause de son peuple. Le Roi répondit par d'autres passages, dans lesquels il paroît que Dieu ne consulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la Terre, pour disposer de la vie des Rois: mais, ajouta l'Evêque, nous le supplierons tant, & je m'en vais dans mon Diocese pour ordonner des prieres publiques. *Je les aimerois mieux*, dit le Roi, *si elles n'étoient pas ordonnées. Restez dans ma Cour, vous aurez assez de tems pour vous ennuyer à Ploczko.* „ Je ne „ m'y ennuie point, reprit l'Evêque, „ parce qu'après avoir rempli les devoirs „ de Pasteur, je m'occupe agréablement „ avec Saint Ambroise, Saint Chrysostôme, „ Platon & Isocrate; mais en réfléchissant „ derniérement que ces Grands Hom„ mes sont morts, je fis mon testa„ ment ".... *Votre testament!* s'écria le Roi, éclatant de rire, & en prononçant ce vers de Juvenal, An. 1696.

.... *O Medici, mediam pertundite venam*

„ O Médecins, ouvrez-lui la veine du „ front pour lui rendre son bon-sens..... „ Il s'imagine que les Vivans ne sauront „ pas s'arranger sans le consentement des „ morts ".

L'Evêque approchant du but, s'effor-

An. 1696. ça de lui prouver que c'étoit sagesse pour sa Maison, & peut être pour le Royaume, de consigner ses dernieres volontés. Alors le Roi, prenant son sérieux, lui dit: „ A quoi remédierois-je? Ne „ voyez-vous pas que tous les cœurs „ sont corrompus; qu'un esprit de vertige s'est emparé des Polonois; dois- „ je me flatter de ramener l'ordre par „ un testament? Malheureux Rois! Nous „ ordonnons vivans, on ne nous écoute „ pas; nous écoutera-t-on quand nous „ ne serons plus?

Pour entendre ce qu'il ajouta par rapport à sa Maison, il faut savoir qu'en Pologne les testamens sont plus favorables aux Exécuteurs qu'aux Héritiers. Ces Exécuteurs qu'on choisit toujours parmi les Puissans, abusent de leur pouvoir pour retenir l'héritage. Il ajouta donc: „ Je loue celui qui, au milieu de „ sa carriere, fait du bien à ses proches „ & à ses amis: mais sait il si ce qu'il „ laisse en mourant leur passera? Que „ sont devenues les dispositions des Rois „ mes prédécesseurs? Dans une Nation „ où l'*or* commande, c'est l'*argent* qui „ juge; & vous voulez que je fasse un testament! Qu'on ne m'en parle plus „ (*a*) “.

La Reine entrant à ce moment lut le refus sur le visage de l'Evêque. Elle

(*a*) Zaluski, tom. 3. pag. 7.

compoſa le ſien, & attendit un tems plus favorable. Il n'en reſtoit plus. An. 1696.

Le 17 Juin, jour de la Trinité, le Roi s'étoit promené dans ſes jardins de Villanow. Il dîna même avec une lueur de ſanté, pendant que la mort travailloit dans ſon ſein. Peu d'heures après, au milieu de la Famille Royale, une attaque d'apoplexie le renverſa ſur le parquet. Au bout d'une heure il reprit ſes ſens; & regrettant, pour ainſi dire, ce ſommeil de mort, où il ne ſentoit plus les peines de la vie, il dit, dans une langue qui lui étoit familiere, *ſtava bene*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les viſages, excepté le ſien. Une fermeté guerriere, philoſophique & chrétienne le ſoutint dans ſon agonie. Il employa ſes derniers momens à faire ſentir à ſes enfans la néceſſité de l'union la plus étroite. Il conjura la Reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, ſi elle vouloit conſerver la Couronne dans ſa famille, leur recommandant à tous de ſuivre les conſeils de Polignac, qui avoit mérité, diſoit-il, leur confiance & la ſienne. Il exhorta auſſi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le ſalut de la République, qui l'intéreſſeroit encore à la ſource des Empires, où il alloit; & il mourut, comme Auguſte, à pareil jour de ſon élevation au Trône. On comptoit la ſoixante-

An, 1696. ſixieme année de ſon âge, & la vingt-troiſieme de ſon regne (*a*).

Si j'entreprenois ſon panégyrique, je copierois le diſcours que le *Staroſte d'Odolanowski*, âgé alors de dix neuf ans, aujourd'hui *le Roi Staniſlas de Pologne*, prononça à la tête des Nonces ſur ſon tombeau, & en le copiant, j'honorerois à la fois, l'éloquence prématurée du jeune Orateur, & la mémoire du Prince qu'il louoit. Il n'en montroit que les côtés brillans. Un Hiſtorien doit auſſi en découvrir les taches.

Ce qui arriva, ſes cendres étant encore chaudes, apprend aux Rois que la poſtérité les juge ſans miſéricorde. On oublia qu'on venoit de perdre un Héros, pour ſe ſouvenir qu'il avoit manqué de foi à la République. Il s'étoit engagé par ſes *Pacta conventa*, à élever deux Fortereſſes où la néceſſité l'exigeroit; on n'en voyoit qu'une: à fonder une Académie pour l'inſtruction de trois cens Gentilshommes; il y en avoit manqué: à ſatisfaire l'Electeur de Brande-

(*a*) Moréri, & l'Auteur des Révolutions de Pologne, Maſſuet, le font mourir âgé de ſoixante & douze ans. Cette faute de chronologie n'eſt pas d'une conſéquence ſi dangereuſe, que tant d'autres menſonges hiſtoriques qui noirciſſent ce qui eſt blanc, & qui blanchiſſent ce qui eſt noir. Je la releve pourtant cette petite faute, pour apprendre à ceux qui écrivent l'Hiſtoire, que le premier devoir de l'Hiſtorien, c'eſt de douter. Si Moréri & Maſſuet avoient lu Zaluski, *tom.* 2. *pag* 1169. & Lengnich, *pag.* 269. ils auroient ſu l'âge de Jean Sobieski.

bourg dans les prétentions qu'il avoit sur la Ville d'Elbing; il ne l'avoit pas fait; & on craignoit que cette omission ne causât un jour quelque guerre funeste à la Pologne. Il avoit promis sur toute chose de reprendre Kaminieck; il n'y avoit pas réussi Comment faire pour se conduire dans le labyrinthe des événemens? Il avoit battu tant de fois les Turcs, sans pouvoir leur enlever cette Forteresse si précieuse à la Pologne; & son Successeur la recouvre à la Paix de Carlowitz, en 1699, sans coup férir. An. 1696.

On reprochoit encore à sa mémoire, ses acquisitions en Pologne, contre les Loix qui défendent expressément aux Rois d'acquérir; sa foiblesse pour la Reine, dont il avoit fait une femme d'Etat contre l'Etat; ses tentatives pour assurer le Trône au Prince Jaques, avant les suffrages de la Nation; les brigandages du Juif Bethsal; l'altération de la monnoie; ses guerres inutiles depuis le commencement de la Ligue Chrétienne, qui avoient coûté à la Pologne deux cens mille hommes au moins, & plus de millions qu'il n'en faloit pour la mettre dans l'abondance.

Au-lieu de le pleurer, on s'occupoit à disputer ses trésors. La Reine les revendiquoit. Le Prince Jaques pensoit à s'en emparer à force ouverte. Le Grand Maréchal & une partie du Sénat, prétendoient qu'ils appartenoient à la République. Ces trésors, dont on fai-

An. 1696. ſoit tant de bruit, amaſſés à la tête du Royaume & des Armées, n'auroient pas fait la fortune d'un Munitionnaire général dans le pays où ils paſſerent. Ils conſiſtoient en cinq à ſix millions, que l'Abbé de Polignac, de concert avec la Reine, eut l'adreſſe de faire tranſporter en France, afin que le Prince Jaques ne s'en ſervît pas pour monter ſur le Trône, au préjudice du Prince de Conti, que Louis XIV. vouloit y placer: mais l'opinion les groſſiſſoit.

Jean aimoit l'argent, il ne s'en défendoit pas: mais ceux qui lui en faiſoient un crime, devoient dire auſſi qu'il ſavoit l'employer à faire triompher la Pologne. Tout le tems qu'il commanda en Ukraine, n'étant encore que Grand-Général, ſon argent le ſervit mieux que ſes troupes contre les prodigieuſes armées de Tartares & de Coſaques qui ſe jettoient ſur les Terres de la République. On diſoit publiquement les *étrennes des Tartares.* Nous avons vu qu'à la grande expédition de Vienne il ouvrit ſes tréſors, & on ſavoit qu'il s'en faiſoit des créatures dans toutes les Cours. A l'Armée, les Eſpions ſe louoient de ſa libéralité, & perſonne n'étoit mieux ſervi. Sa maxime étoit de ne répandre qu'utilement. Voilà pourquoi beaucoup de Seigneurs inutiles ſe plaignoient. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa vie cette économie devint encore plus ſerrée; c'eſt

que pressentant la mauvaise disposition des Polonois pour ses enfans, il vouloit leur laisser assez de bien, pour les consoler de la perte de la Couronne; faute bien pardonnable, quand on pense qu'il étoit pere. An. 1696.

Ce qui arriva à sa Maison, apprend aux enfans des Rois que, sans l'union, ils peuvent perdre tous les avantages de leur Naissance. Le Prince Jaques, avant que d'avoir perdu toute espérance de régner, se vit poursuivi le sabre à la main dans une Diétine, & au-lieu d'un Trône il eut une prison à Leipzig, d'où il ne sortit que pour vivre en Silésie, sous le bon-plaisir de la Maison d'Autriche. Le Prince Constantin, échappé de la même prison, se maria en Pologne comme un simple Gentilhomme. Il épousa une Baronne Allemande, Fille-d'honneur de la Princesse de Neubourg; mariage que la passion avoit fait, & que le repentir tenta inutilement de dissoudre. Le Prince Alexandre alla vivre à Rome, où le Pape ne voulut point le voir à cause des honneurs qu'il demandoit: il ne les reçut qu'en habit de Capucin, après en avoir fait les vœux dans son agonie pour assurer son salut, à ce qu'il croyoit. La Reine leur mere passa aussi bien des années au milieu des Princes de l'Eglise, situation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir dans sa Patrie, au Château de Blois que Louis XIV. lui donna pour dernier asile.

An. 1696. Le nom de Sobieski a disparu, mais son sang coule encore dans la ligne féminine, & sa postérité est sous les yeux de l'Europe: ce fils d'Empereur, plus heureux que son pere, en régnant sur la Baviere; ce jeune Héros que l'Angleterre méconnoît, & que la France voudroit remettre sur le Trône de ses ayeux; cet autre Prince que le seul nom de Turenne rendroit cher à la France: tous trois sont arriere-petits-fils du fameux Sobieski, tous trois dignes de l'être.

Les ennemis ou les envieux du Roi Jean lui donnerent, avant sa mort même, le nom de *Vespasien*. S'il en eut un défaut, l'amour de l'argent, il en eut aussi les vertus. Comme lui, il fut porté sur le Trône par ses services militaires. Les graces de l'esprit, les langues qu'il parloit, les lettres dont il se nourrissoit, l'enjouement de sa conversation, la douceur de ses mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendresse conjugale, l'amour paternel: toutes ces qualités qui en auroient fait un aimable Particulier, n'auroient pas suffi à sa haute destinée. Doué de la force du corps & du feu du génie, savant dans les Loix, dans les intérêts des Peuples & dans la Guerre, aussi éloquent dans les Dietes qu'entreprenant dans les Armes, il avoit montré à sa Nation, avant que de régner sur elle, qu'il sauroit la gouverner & la défendre. Il eut éminemment la plupart des vertus du

du Trône. Il rendit juſtice à ſes ennemis comme à ſes amis ; & il traita ceux-ci comme au tems où il avoit beſoin d'eux pour y monter. Vif, il s'emportoit aiſément, mais ſon cœur étoit ſans fiel. S'il fut cruel envers les Turcs vaincus, c'étoit l'eſprit de Croiſade, qui dans ces occaſions ſeulement altéroit la bonté de ſon naturel, que la Philoſophie n'avoit pas aſſez perfectionné. Il fut offenſé plus d'une fois dans un Etat où la liberté eſt toujours en garde contre la main qui gouverne, & cette main ne vouloit frapper que ceux qui offenſoient la Patrie. Sa religion ne connut point l'intolérance : les Grecs Schiſmatiques, les Proteſtans, les Juifs & quelque reſte de Sociniens vécurent en paix ſous lui. C'étoit beaucoup pour un tems où d'autres Puiſſances Catholiques chaſſoient ou étrangloient leurs ſujets pour les convertir. Citoyen ſous la Couronne, il aſſembla la Nation plus ſouvent qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Son regne s'écouloit dans le ſein du Sénat, au milieu des Dietes & dans les exploits de guerre. Il ne crut jamais que le Palais d'un Roi ne dût être que le Temple de la magnificence & des plaiſirs. Il connut les affaires & les hommes. Dans tous ſes projets de campagne, écoutant tout le monde, il fut lui ſeul ſon conſeil ; & ſachant combien la préſence d'un Roi eſt né- An. 1696.

An. 1696. cessaire pour la discipline, la célérité & la victoire, il ne cessa de marcher que dans le tems que la maladie l'arrêta. Sa Patrie l'admira: elle l'eût aimé peut-être, si un Peuple libre ne craignoit pas sans cesse pour sa liberté; peut-être encore s'il eût moins aimé la Reine. Il eut une gloire singuliere, celle d'humilier la Puissance Othomane, qui depuis si longtems humilioit les Couronnes Chrétiennes. Toute l'Europe rechercha son alliance, & la Pologne eut sous lui une importance qu'elle a mal conservée. L'Alexandre du Nord, Charles XII. en pleurant sur ses cendres, s'écria: *un si grand Roi ne devoit pas mourir*. L'Histoire est plus sévere que les Souverains.

Le grand Roi de Pologne sera celui qui, laissant en paix les Turcs & les Tartares pour regarder autour de lui une terre féconde, de beaux fleuves, la Mer Baltique, & la Mer Noire, donnera des vaisseaux, des manufactures, du commerce, des finances & des hommes à ce grand Royaume: celui qui abolira la Puissance Tribunitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la Nation par la pluralité des suffrages: celui qui apprendra aux Nobles que les Serfs qui les nourrissent, issus des Sarmates leurs Ancêtres communs, sont des hommes, & qui, à l'exemple d'un Roi

de France, plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la ſervitude, cette peſte civile qui tue l'émulation, l'induſtrie, les Arts, les Sciences, l'honneur & la proſpérité. C'eſt alors que chaque Polonois pourra dire, An. 1696.

Namquè erit ille mihi ſemper Deus.

Fin du neuvieme & dernier Livre.



TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ces quatre Tomes.

A.

C.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

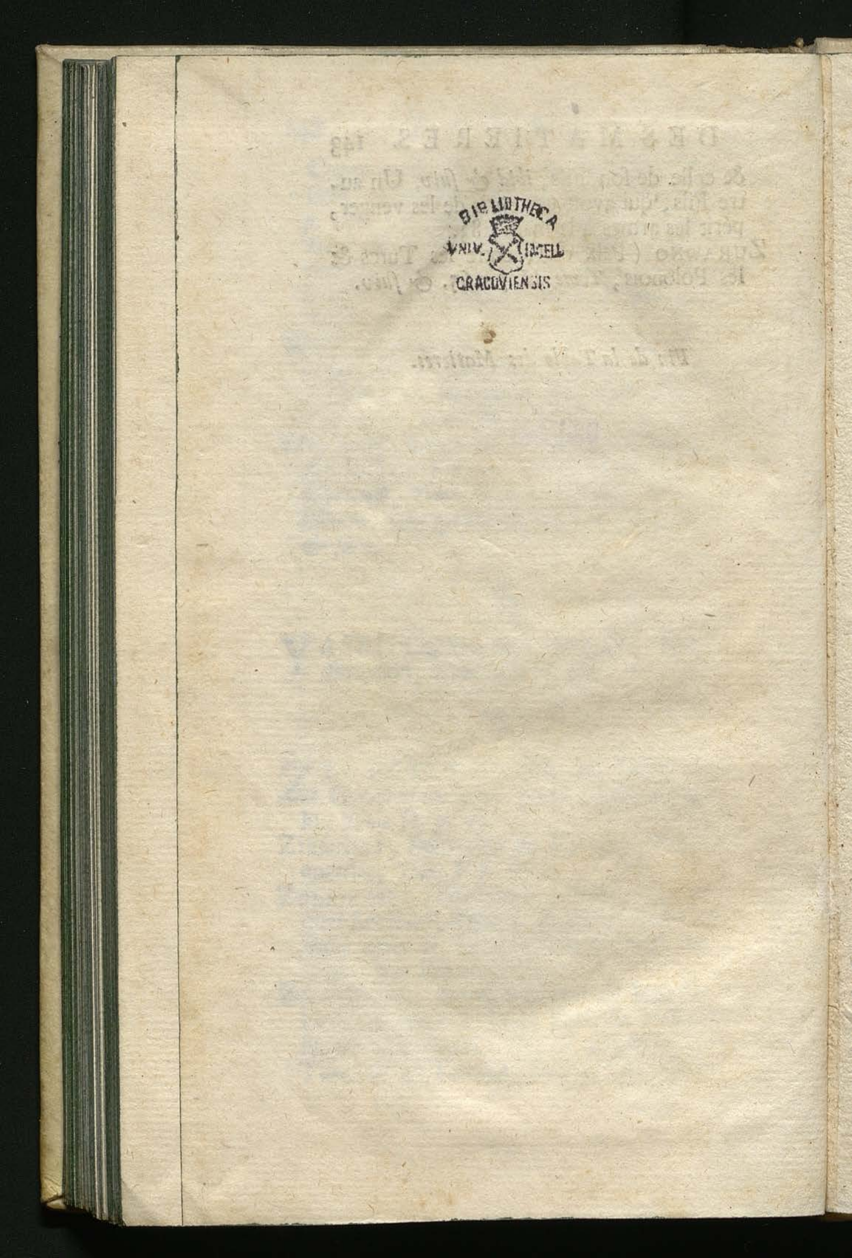
N.

U.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0023761

